

L'avenue de Saint-Ouen a la bosse du commerce

Page 9

ISSN 1259-9034



MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - N° 32 - SEPTEMBRE 1997
12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10.

Rentrée des classes

■ Des écoliers qui traversent le boulevard Barbès : bizarre...

■ Les cinq couleurs des classes de 5e au collège Marx Dormoy

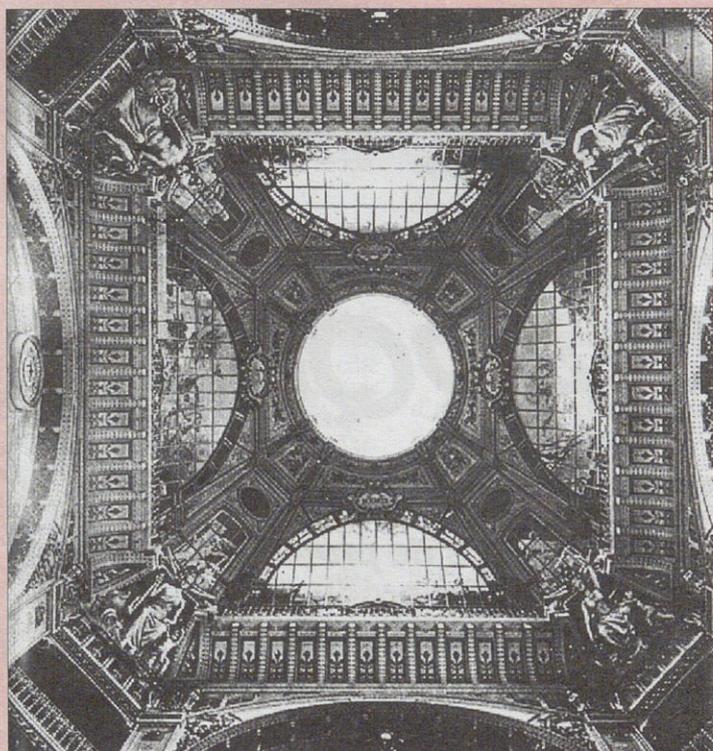
LA CHASSE AUX AUTOCARS SAUVAGES A ÉTÉ OUVERTE

cet été à Montmartre et sur les boulevards

Page 3

Dans les dernières années du XIXe siècle

HISTOIRE Les Grands Magasins Dufayel lancent le crédit moderne



Vue intérieure de la coupole des Grands Magasins Dufayel, qui étaient à l'emplacement actuel de la BNP Barbès. (Voir page 15)



Août sur le boulevard Rochechouart : une longue file de cars, moteurs tournant...

Christian Admin

Les Journées mondiales de la Jeunesse : dans les églises du 18e, les jeunes cathos ne se ressemblaient pas

Page 4

Les sans-papiers de Saint-Bernard un an après

Page 6

20 septembre : la fête du quartier Amiraux-Simplon

Page 8

Mon 18e, par Pascal Sevrans, chanteur, présentateur de télé

Page 11

Le plus petit musée de Paris (9 m²) est à Montmartre

Page 12

Fol 50 32713 D1

IMAGES DU 18e - Les photos de nos lecteurs

C'est à la fête du quartier de la Chapelle, le 14 juin, qu'Isabel Pita a pris cette très belle photo - en noir et blanc - qu'elle nous envoie.

Chaque mois (ou presque), nous publions une photo envoyée par un lecteur, choisie pour son intérêt artistique, ou son caractère drôle, pittoresque ou dramatique... Aucune exigence spécifique quant à la forme (les photos en couleurs sont acceptées). Seules conditions : la photo doit avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec le 18e et il doit s'agir d'une photo originale, œuvre de la personne qui nous l'envoie. L'auteur aura droit à un abonnement gratuit de six mois pour la personne de son choix.



L'AIR DU TEMPS

Deux minutes, s'il vous plaît !

Son enfant assoupi dans un bras, un père de famille claqué la portière de sa voiture, s'engouffre dans un immeuble, dépose l'enfant chez des amis, et redescend sur le boulevard Ornano. Ça n'a demandé que deux minutes.

Mais le boulevard Ornano, c'est un axe rouge. Quatre policiers, carnets à souche en main, s'affairent autour de la petite voiture - stationnée, il est vrai, à moitié sur la chaussée, à moitié sur le trottoir, après que le chauffeur ait cherché en vain une place.

Deux minutes. Pas plus.

Permis, assurance, carte grise... Talkie-walkie. Ni les protestations du contrôlé, qui fait remarquer que les feux de détresse clignotent, preuve de la brièveté de son arrêt, ni le témoignage d'une habitante de l'immeuble, ne font fléchir le zèle policier. A quatre contre un, ça fait 230 F de contravention. Pas de chance, un policier constate une erreur sur l'attestation d'assurance : la compagnie s'est trompée d'un chiffre dans le numéro du véhicule. 900 F d'amende, sauf présentation de nouveaux papiers dans les cinq jours (le contrôlé n'y parviendra pas).

Ça fait cher la minute.

Histoire banale, histoire courante... On ne soulignera jamais assez le rôle essentiel de la police de proximité. Mais franchement, n'a-t-elle pas d'autres missions, particulièrement dans ce quartier Clignancourt-nord, que de s'acharner sur un père de famille soucieux du sommeil de son enfant par un samedi pluvieux ? Faut-il s'étonner du manque de popularité de la police parisienne ?

Vingt mètres plus loin, deux autos stationnaient sans soucis sur des accès de garage...

C. Trambert

COURRIER

COURRIER

COURRIER

COURRIER

COURRIER

Abbesses : A la recherche du pain perdu

«Début août, trouver du pain dans le quartier des Abbesses relevait de l'exploit. Sur les huit boulangeries-pâtisseries qui, du haut de la rue des Martyrs jusqu'au premier virage de la rue Lepic, permettent aux habitants du quartier d'aller chercher leurs pains et leurs gâteaux, sept ont décidé de fermer leurs portes pendant les premières semaines du mois d'août. De ce fait, de longues files d'attente se formaient chaque soir devant le dernier établissement ouvert. Et le mercredi, jour de fermeture hebdomadaire de ce commerçant, il fallait descendre jusqu'à la place Coustou ou au Monoprix de la place Blanche pour trouver une baguette.

C'est d'autant plus absurde que, fin juillet, ces établissements fon-

tionnaient au ralenti et qu'en août des milliers de touristes passent chaque jour dans ces rues. Alors, Mesdames et Messieurs les boulangers, un peu de coordination pour vos vacances de 1998...»

S.G.

Le bus 60 : Rentre Avec Tes Pieds !

«Il faut faire quelque chose !

Vous devez déjà être au courant, la ligne de bus n° 60 est sinistrée. Des temps d'attente et de parcours interminables, des voitures évidemment bondées, de ce fait des rapports parfois houleux entre passagers.

En été, inutile d'attendre ce bus 45 minutes, il vaut mieux puiser dans sa mémoire et retrouver le sens caché du sigle RATP : Rentre Avec Tes Pieds !

Que compte-t-elle faire, la RATP ?

Qu'en est-il de l'enquête réalisée en 96 auprès des usagers de cette ligne ? Faut-il faire une pétition ? Aviser la Mairie de Paris ? Nous avons écrit à la RATP en lui demandant de nous tenir informées des améliorations qu'elle compte apporter à l'exploitation de cette ligne fantomatique.»

Sylvie Ansar,
Catherine Delacour

Pour rester en contact

«Ayant vécu pendant près de trente ans dans le 18e, j'habite maintenant depuis plusieurs années en Savoie, mais je désire rester en contact avec mon ancien quartier. C'est pourquoi je m'abonne à votre journal. Ma famille réside d'ailleurs toujours dans le quartier Simplon-Amiraux, et moi-même j'y fais de fréquents voyages.»

Mme Novel (Sorlin d'Arves)

L'immense majorité de nos lecteurs habite le 18e, mais nous avons aussi un certain nombre d'abonnés qui, comme vous, vivent maintenant ailleurs mais veulent recevoir régulièrement des nouvelles de l'arrondissement. On n'oublie pas le 18e quand on y a vécu !

PETITES ANNONCES

STAGES

● Vous désirez améliorer votre expression orale, je vous propose des stages pendant les week-ends de septembre/octobre. Pour plus d'infos me contacter au 01 42 55 83 49.

VENTES, ACHATS, RECHERCHES

● Recherche table à dessin inclinable type architecte. Tél. 01 42 54 73 79.

● A vendre : un agenda électronique Sharp 256 KB, un be-bop, un répondeur téléphonique, un boîtier photo Pentax avec quatre objectifs dont un zoom 80-200 et un flash, un walkman Sony, une

bibliothèque, un tapis 2 X 3 m, un fauteuil, un canapé-lit, des 45 tours des années 70-80. Tél. 01 42 58 97 30.

NOS TARIFS : 10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir **au plus tard le 18 de chaque mois**, exclusivement sous les rubriques : *immobilier, logement ; emploi ; ventes, achats, troc, recherches diverses ; stages et cours ; associations ; messages personnels*. **Pour nos abonnés :** gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax 01 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Blandine Bouret, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Sophie Brandstrom, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cadiou, Bertrand Combaldieu, Michel Conversin, Marie Delouze, Nadia Djabali, Rémi Douat, Anne Farago, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Donald James, Chantal Juan, Marie-Pierre Larrivé, Bertrando Lofori, Françoise Marrié, Sandra Mignot, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Valérie Stafetta, Michèle Stein, Claude Thomas, Marie Thorel, Laurence Zigliara.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

Produits fermiers de provenance directe
de petits producteurs

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.

(métro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

La chasse à l'autocar sauvage a été ouverte cet été

Dans la semaine du 15 août et les jours suivants, Paris a connu des pics de pollution de niveau 2. Chaleur, pas de vent : ozone. Peu de bagnoles pourtant dans les rues. Mais beaucoup d'autocars ! Tourisme de masse exige.

Le 23 juillet, la place Pigalle a connu un pic de contestation. Comme auparavant à Montmartre (cf *Le 18^e du mois* n° 29), les riverains des boulevards de Rochechouart et de Clichy, organisés en collectif¹, ont manifesté pour demander l'interdiction totale de la circulation et (surtout) du stationnement des autocars dans le quartier.

Tibéri a promis une décision

Soutenus par Jacques Daguene, élu municipal PC du 9^e arrondissement, et aussi par la mairie du 18^e et notamment Christophe Caresche le nouveau député (PS) de Montmartre, le collectif, qui compte 150 adhérents, a recueilli plus d'un millier de signatures sur sa pétition.

Ses responsables viennent d'écrire à tous les interlocuteurs concernés : Mairie de Paris, préfecture de police, mairies du 9^e et du 18^e, RATP, associations de commerçants, compagnies de cars, etc., pour qu'une table ronde ait lieu début septembre sur ce sujet.

En effet, les conseillers de Paris socialistes et communistes du 18^e et du 9^e comptent prendre au mot Jean Tibéri, maire de Paris, qui leur avait répondu fin juin qu'il «devrait rapidement prendre une décision concernant une éventuelle interdiction».

Les batailles de plusieurs associations concernées - ADDM (Association de défense de Montmartre, dont nous avons plusieurs fois évoqué l'action), APECRA, Collectif des riverains des boulevards, etc. - pourraient donc aboutir à des solutions. La question serait abordée dans les délibérations du Conseil de Paris de septembre ou octobre.

Moteurs en marche même à l'arrêt

«Un parc à bus» : c'est ainsi que les habitants désignent les boulevards de Clichy et de Rochechouart. Depuis le métro Anvers (et même un peu avant) jusqu'à la place Clichy, de chaque côté se dresse une muraille d'autocars colorés, lâchant leurs flots de touristes qui, par les rues de Steinkerque, des Martyrs, des Trois Frères, grimpent le versant sud de la Butte à l'assaut du Sacré-Cœur et de la place du Tertre.

D'autres passent par le versant nord, la rue Lamarck ou la rue des Saules. A l'aller ou au retour, au gré des guides, ils vont au Moulin-Rouge, jetant un regard sur les sex-shops et

1. Collectif des riverains des boulevards Rochechouart et de Clichy, c/o Mme Danièle Nagat, 53 boulevard de Rochechouart, 75009 Paris. Tél. (l'après-midi) 01 42 85 03 63.

Les nuisances - pollution, bruit, encombrements - provoquées par les autocars de touristes à Montmartre et sur les boulevards de Clichy et Rochechouart ont dépassé cet été la cote d'alerte.

Les riverains ont manifesté. Ils demandent l'interdiction totale de la circulation des cars sur la Butte et de leur stationnement sur les boulevards.

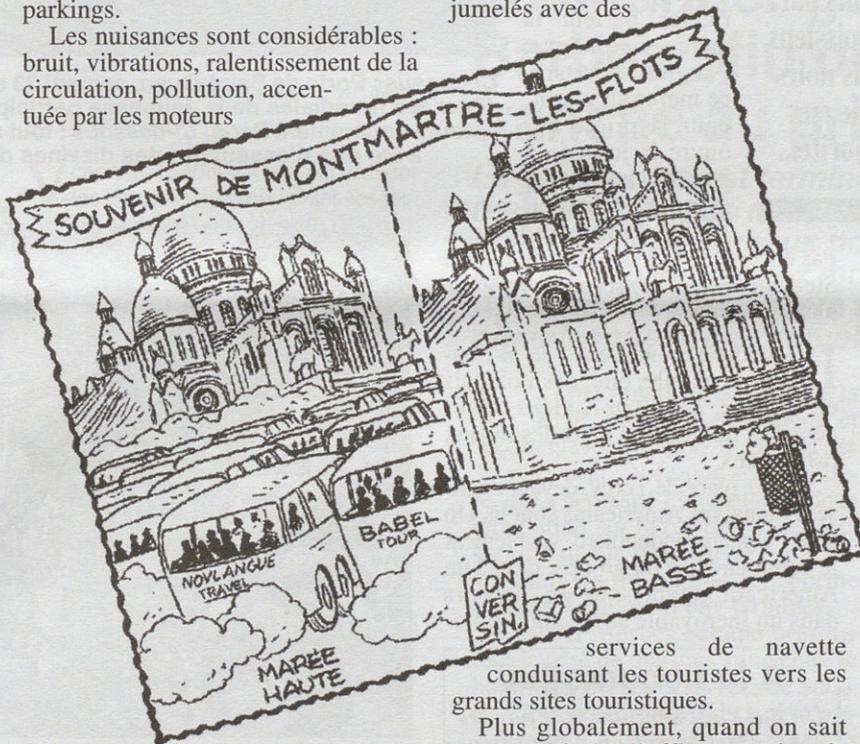
les boîtes de nuit, ou bien longent la vigne de Montmartre...

Pendant ce temps, des centaines de cars tournent à vide dans le quartier, ou bien stationnent, moteur en marche, car il leur faut maintenir la climatisation afin que les touristes éprouvent un sentiment de bien-être en remontant dans leur car, et tant pis pour les habitants ! Malgré les procès-verbaux pour stationnement illicite (900 F), les boulevards deviennent de gigantesques parkings.

Les nuisances sont considérables : bruit, vibrations, ralentissement de la circulation, pollution, accentuée par les moteurs

meilleure réponse. A condition qu'elle soit jumelée avec la création d'aires de stationnement au nord de Paris. Jacques Daguene, conseiller communiste du 9^e, songe aux terrains SNCF en friche au Pont Cardinet (17^e) ou bien aux terrains SNCF proches de la future station du RER Eole rue d'Aubervilliers (en espérant que celle-ci sera effectivement construite, voir notre n° 26).

Ces parkings permanents seraient jumelés avec des



services de navette conduisant les touristes vers les grands sites touristiques.

Plus globalement, quand on sait qu'en période d'affluence plus de 2 000 cars circulent dans Paris pour 700 places de stationnement au total, il est certain qu'il faudra trouver rapidement des solutions : taxis-bus, renforcement des dessertes RATP, les alternatives ne manquent pas.

Elles ne sont pas vues d'un bon œil par les compagnies et les chauffeurs d'autocars, ni par certains commerçants et corporations liées au tourisme de masse (les guides-interprètes par exemple), qui craignent la chute de leur chiffre d'affaires ou la perte de leur emploi.

L'interdiction totale des autocars revendiquée par les associations risque d'être un enjeu politique important de l'automne. Notamment quand, après la pollution par l'ozone, celle au dioxyde de carbone se pointera avec le retour des automobilistes.

Affaire à suivre...

Jean-Yves Sparfel

Rue Lepic, ça coince !

Interdiction ou pas de monter sur la Butte (c'est interdit le week-end), il se trouve toujours de téméraires chauffeurs de car pour essayer de rapprocher leurs ouailles au plus près du Sacré-Cœur. Grossière erreur, surtout lorsqu'ils tentent de déboucher de la rue Joseph de Maistre pour monter rue Lepic. Là-haut ça coince ! Seule issue possible, la marche arrière, rythmée par le concert de klaxons d'automobilistes passablement énervés. Ce spectacle, on peut le voir deux ou trois fois par semaine en pleine saison.

Les plus sages se rangent rue des Abbesses. Pour peu qu'ils s'installent sous vos fenêtres, c'est l'intoxication par le dioxyde de carbone assurée, doublée d'incroyables vibrations dans les tympans. Même vides, les mastodontes font tourner leurs moteurs, pour la clim.

De jour, passe encore, quoique... Mais de nuit, quand nos chers touristes décident de faire une virée dans les cabarets, on se prend à les haïr, quel que soit le montant des devises qu'ils nous laissent.

Christelle Antoine

Les policiers confisquent un accordéon

Dix heures du soir, l'heure à partir de laquelle on peut parler de «tapage nocturne», avait sonné depuis cinq minutes seulement, ce samedi 16 août, lorsque les policiers ont interpellé Denis Cacheux. Celui-ci, tout en haut de la rue du Chevalier de la Barre, chantait des chansons début de siècle en s'accompagnant à l'accordéon. Conduit au poste, il s'est vu notifier procès-verbal pour tapage nocturne et défaut d'autorisation préfectorale. Il passera devant le tribunal. En attendant, son accordéon lui a été confisqué.

Denis Cacheux, chanteur et comédien, fréquente depuis 1980 les rues de Montmartre où il interprète son répertoire. Il a par ailleurs monté un spectacle de chansons qu'il a présenté à travers la France et jusqu'à Atlanta lors des Jeux Olympiques.

Rappelons qu'en février dernier, un autre chanteur, Jean Piero, joueur d'orgue de Barbarie, victime de PV à répétition, avait alerté la presse et obtenu du préfet de police que les chanteurs de rues puissent pratiquer leur métier à Montmartre (*Le 18^e du mois* mars 97). Mais cet assouplissement de la réglementation était assorti de restrictions : ils doivent se faire délivrer une autorisation préfectorale et n'ont le droit d'exercer leur art que dans un périmètre géographique limité et jusqu'à 20 h seulement.

Les "Journées mondiales de la Jeunesse", du 18 au 26 août à Paris

Dans les églises du 18e, les jeunes catholiques se suivent et ne se ressemblent pas

Impossible de ne pas les voir : entre le 18 et le 26 août, il y en avait partout. Dans les rues, le métro, les magasins, les jardins publics, et bien sûr dans les églises. Des cohortes de jeunes, parlant toutes les langues, avec, suspendue au cou de chacun, une étiquette indiquant son nom et son pays : c'étaient les quelque 300 000 jeunes catholiques venus à Paris du monde entier pour la douzième édition des *Journées mondiales de la jeunesse*.

Comme toutes les paroisses catholiques de la région parisienne, les huit paroisses du 18e^e s'étaient mobilisées pour les accueillir. Et ce qui frappait quand on passait d'une paroisse à l'autre, d'un groupe à un autre, c'était d'abord la diversité des comportements et des pratiques selon les nationalités - et peut-être aussi, au passage, la diversité des paroisses de notre 18e.

À la paroisse Sainte-Hélène par exemple, près de la Porte de Clignancourt : une paroisse d'un quartier très populaire, une paroisse pauvre. Elle compte des fidèles de 40 nationalités. Dans l'église, un "arbre de la tolérance" a été dressé, orné de pièces de tissus représentatives de divers coins du monde. Chaque jour on y ajoute quelque chose ; aujourd'hui par exemple, une affiche de la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) du Cameroun qui lance, justement, une campagne pour la tolérance. Dans le chœur, une banderole avec en lettres énormes : «*Aimez vos ennemis.*»

Les paroissiens de Ste-Hélène accueillent des jeunes venus de deux pays : un quarantaine de Kenyans et environ soixante Etats-Uniens. Les Kenyans sont arrivés les premiers. Ils ont entre 20 et 30 ans. «*Ces Kenyans, me dit le curé, Rémi Leproust, ce sont de sacrés clients, certainement pas des Kenyans "moyens". Ce sont tous visiblement des gens ayant des responsabilités dans leur Eglise ou dans la société.*»

Le coût de leur voyage a été pris en charge, pour l'essentiel, par des catholiques allemands ; ils ont quand même versé chacun l'équivalent de 400 F français, ce qui, au Kenya, représente une somme considérable, le salaire d'un mois. Ils sont logés chez des familles du quartier. Le soir de leur arrivée à Paris, lors de la veillée organisée avec les paroissiens de Ste-Hélène pour la

première rencontre, ils ont été très surpris, paraît-il, de constater que la majorité des paroissiens en question étaient des Noirs, tout comme eux.

Les Américains, un peu plus d'une soixantaine, sont arrivés le lendemain. Leur voyage était organisé par un *tour operator*, ils étaient accompagnés d'une guide touristique professionnelle et logés à l'hôtel. Leur premier contact avec les gens de Ste-Hélène a été difficile. Il a fallu s'expliquer. Finalement ils ont accepté d'annuler la soirée prévue dans un restaurant des Halles pour participer à la veillée d'accueil.

Kenyans et Américains parlent la même langue, l'anglais. Pourtant, ce mercredi matin, pour la prière qui ouvre la journée à 8 h 30, chacun des groupes est dans un coin de l'église. Ils ne se parlent pas.

Pas encore, en tout cas. Les prêtres de Ste-Hélène, en T-shirt rouge, vont des uns aux autres.

La paroisse Saint-Denys-de-la-Chapelle accueille, elle, des Polonais et, là aussi, des Etats-Uniens, logés dans des familles ou dans des locaux paroissiaux.

9 h 30, place de Torcy, devant l'église. Polonais et Américains sont là. Un petit Polonais rondouillard, visiblement le boute-en-train du groupe, tient à un Américain gigantesque un discours dans un incroyable sabir anglo-polo-

A la Locomotive

Un qui s'est senti inspiré par les JMJ, c'est le patron de la Locomotive, le dancing du boulevard de Clichy. Il a fait apposer dans le quartier des affiches disant : «Journées de la Jeunesse, 200 000 jeunes 18-30 ans. Vendredi 22 août, Cosmopolita, à partir de 22 h 30 à la Locomotive. 1er étage, latino disco variétés. Rdc, dance, techno. Sous-sol, rock. 2 500 jeunes, une trentaine de nationalités. Amenez vos dictionnaires.»

nais, et termine par un tonitruant «Viva America!». Tout le monde rit. Un garçon polonais sort sa guitare et joue.

À l'entrée de l'église, un grand portrait de Ste Thérèse de Lisieux, dont on célèbre le centenaire de la mort. Des banderoles «*Venez et voyez*» («*Przyjdziecie i zobaczcie*», «*Come and see*»), et d'autres qui déclinent «*Paix à vous*» en français, italien, anglais, hongrois, polonais, arabe, japonais et coréen.



Ci-dessus : Porte de Saint-Ouen, samedi 23 au matin, des jeunes participants aux Journées mondiales de la Jeunesse participent à la "chaîne de la fraternité" qui entoure entièrement Paris. *Ci-dessous* : tout au long de la semaine, le Sacré-Cœur a été pris d'assaut par des dizaines de milliers de jeunes visiteurs.



Les prêtres de St-Denys-de-la-Chapelle sont tous en chemise blanche impeccable et pantalon clair, avec une discrète croix pectorale de bois. Très "clean". Ils n'ont pas du tout le même style que ceux de Ste-Hélène, et cette différence est révélatrice. Depuis deux

ans, la paroisse de St-Denys a été confiée à des prêtres de la communauté du Chemin Neuf, de la mouvance "charismatique". Comment définir les "charismatiques" ? Cette mouvance, qui actuellement a le vent en poupe dans l'Eglise catholique, est très centrée sur la prière, une prière pas du tout rabougrie, une prière à laquelle participe le corps. Ni intégristes d'extrême-droite ni progressistes, ils semblent cependant assez loin de cette autre tendance de l'Eglise qui poussait à l'enga-

gement dans les combats sociaux...

À 10 h, chaque matin, ont lieu les réunions de "catéchèse". Les pèlerins sont répartis par groupes de langue, dans diverses églises parisiennes. Chaque matin, un évêque leur parle,

puis répond à leurs questions, puis célèbre la messe. Dans le 18e, il y a trois églises, les plus vastes, qui accueillent des *catéchèses*. A St-Denys-de-la-Chapelle, c'est en langue polonaise, et ce premier matin, l'évêque qui va présider la catéchèse est une vedette, un des "poids lourds" de l'Eglise catholique : le cardinal Glemp, primat de Pologne. «*Nous n'avons appris sa venue qu'hier soir*», me confie Jean-Hubert Thieffry, curé de St-Denys-de-la-Chapelle.

Dans l'église de la Chapelle, le primat de Pologne, en soutane à parements rouges, acclamé...

1. St-Denys-de-la-Chapelle, St-Bernard, Notre-Dame-du-Bon-Conseil (quartier Simplon), St-Jean-de-Montmartre, St-Pierre de Montmartre, Notre-Dame-de-Clignancourt, Ste-Hélène, Ste-Geneviève-des-Grandes-Carrières. (Le Sacré-Cœur n'est pas une paroisse.)

Le cardinal Glemp est un homme plutôt petit, soutane noire à parements rouges et calotte rouge, une élégance discrète de prince de l'Église. Dès qu'il arrive place de Torcy, les groupes de Polonais se pressent pour se faire photographier avec lui.

Dans leur grande majorité, ces Polonais sont extrêmement jeunes, beaucoup paraissent à peine 16 ans. Ils sont habillés plutôt sagement, très encadrés aussi. Dans l'église, après qu'ils soient tous entrés, un petit orchestre (guitare, violons, hautbois, flûte, batterie) lance les chants, et Mgr Glemp s'avance alors dans l'allée centrale, la démarche souple et décontractée d'un homme habitué aux grandes cérémonies, encadré par quatre prêtres. Il est follement acclamé. Il salue d'une imperceptible inclinaison de la tête.

Notre-Dame-de-Clignancourt, en face de la mairie du 18e, se tient une catéchèse en langue néerlandaise. Des évêques des Pays-Bas et de Belgique s'y succéderont. Le cardinal Simonis, évêque de Rotterdam, qui parle le premier, est grand, costaud, l'air sportif, cheveux blonds coupés courts, costume anthracite et col clergyman.

Les prêtres de la paroisse sont, eux aussi, en gris foncé. Notre-Dame-de-Clignancourt passe pour être une paroisse plutôt traditionaliste. L'église est décorée de draperies jaune et bleu, couloirs des JMJ.

Au Sacré-Cœur se tient une catéchèse en langue anglaise. Mais dès 10 h 30 c'est plein, on ne laisse plus entrer personne. Des groupes de jeunes pèlerins, déçus, s'attardent sur les marches. Il y a là notamment une vingtaine de jeunes de type asiatique, les garçons habillés de débardeurs de couleurs vives et baskets super-mode, les filles en short très court, certaines avec

des décolletés véritablement spectaculaires. Leurs étiquettes indiquent qu'ils sont Canadiens. «From Toronto», me dit l'un d'eux, qui ajoute, l'air pénétré, en montrant les coupes de la basilique : «It's very beautiful.»

Mais beaucoup de jeunes pèlerins "sèchent" les catéchèses : le matin, on les voit nombreux dans tous les lieux touristiques de la capitale, ou bien faisant du shopping devant les étalages de Tati à Barbès.

Beaucoup de jeunes pèlerins sèchent les "catéchèses" pour faire du shopping chez Tati.

Dans chacune des paroisses, la préparation des JMJ a commencé il y a plusieurs mois ; il a fallu d'abord assurer le travail d'organisation, trouver les familles d'accueil, etc... Puis «150 paroissiens se sont engagés à temps quasiment plein depuis fin juillet», m'explique le Père Thieffry, de la Chapelle. *Nous avons remis l'église à neuf, décapé le hall, poncé, repeint, électrifié, installé des points d'eau et des toilettes, préparé soigneusement chacun des moments de ces journées... Certains étaient revenus de vacances spécialement pour cela. Ça a tissé des liens étonnants entre les gens, ça a aussi dynamisé la vie spirituelle. Le travail était coupé chaque jour par deux temps de prière.»*

Vendredi 22 août après-midi, ce sont les chemins de croix. Dans les jardins du Sacré-Cœur, chemin de croix très officiel, avec évêques et personnalités. Un service d'ordre strict les protège. Il faut une accréditation pour pouvoir y pénétrer.

Les jeunes logés dans le 18e, le soir, font le chemin de croix à travers les rues de l'arrondissement. Par petits groupes, ils vont d'église en église.

Spectacle inattendu à Pigalle : portant une immense croix, de jeunes pèlerins venus d'une paroisse du 9e défilent en chantant des cantiques devant les cabarets de strip-tease.

Samedi matin, c'est la "chaîne de la fraternité". Tous les pèlerins - ils sont maintenant environ 500 000, car il en est arrivé au long de la semaine - se sont répartis autour de Paris, sur les "boulevards des maréchaux". A 10 h 53 très précises, ils se donnent la main.

Puis ils se dirigent, à pied, vers l'hippodrome de Longchamp où ils ont rendez-vous avec le pape. Après la veillée, ils dormiront sur place, dans un formidable entassement, avant la messe solennelle du dimanche. Là, ils seront un million.

Et puis, dès dimanche après-midi - car beaucoup ne sont pas partis tout de suite, ils se sont offert encore deux ou trois jours pour faire du tourisme -, on les a vus à nouveau dans le métro, dans les rues de Montmartre, dans les jardins du Sacré-Cœur, devant les étalages de chez Tati... Ils étaient, à vrai dire, moins fringants qu'au début de la semaine. Visiblement fatigués. Mais la fatigue physique, c'est bon pour l'enthousiasme. Tous les organisateurs de grandes manifestations et de grands concerts le savent.

René Molino



Noël Monier

Cette vue, prise au printemps dernier rue de Sofia, montre l'importance des travaux : tout l'intérieur des bâtiments a été démolé et est en cours de reconstruction, on n'a conservé que la façade.

Le chantier géant de la BNP Barbès : fin de la première tranche au printemps 98

Le gros œuvre est terminé sur le chantier de la BNP Barbès rue de Sofia. Mais l'aménagement des nouveaux bureaux pour 1 200 employés demandera encore six mois. Après quoi commencera la deuxième phase de ce gigantesque projet immobilier.

La grue géante du chantier de la BNP Barbès a été démontée et enlevée durant le week-end des 30 et 31 août. Opération spectaculaire, qui a nécessité l'interruption de la circulation sur la rue de Sofia. Cela signifie que le gros œuvre est achevé. Mais les travaux de cet énorme chantier sont loin d'être terminés.

La BNP Barbès occupe presque tout le pâté de maisons situé entre le boulevard Barbès et les rues de Sofia, de Clignancourt et Christiani, c'est-à-dire les bâtiments des anciens Grands Magasins Dufayel (voir l'article page 15).

1 200 employés au lieu de 5 000

Il y a une quinzaine d'années, plus de 5 000 personnes y travaillaient. Il y avait là à la fois la caisse centrale et le centre de traitement des chèques.

Mais les temps ont changé, le développement de l'informatique permet de réduire les emplois et de décentraliser dans les agences bancaires nombre d'opérations jadis effectuées au centre.

Peut-être aussi la direction a-t-elle voulu, en réduisant les effectifs du centre Barbès, éviter les risques de conflits sociaux, qu'une si grande concentration de personnel favorisait : plusieurs grandes grèves ont en effet, dans le passé, marqué l'histoire de la BNP Barbès.

Bref, il ne reste plus à la BNP Barbès qu'environ 1 200 employés, et du coup les locaux étaient devenus inadaptés, surdimensionnés. La BNP a donc décidé de les démolir et reconstruire complètement.

Deuxième étape prévue : un ensemble d'habitations

L'opération se déroule en deux grandes étapes. Dans un premier temps (c'est l'étape actuelle), les employés ont été regroupés dans les bâtiments de la partie nord. L'entrée du personnel se fait, non plus par la rue de Sofia, mais par le boulevard Barbès, et tout le bloc de bâtiments situé du côté Sofia-Clignancourt a été démolé. On n'a conservé que la façade. On est en train d'y construire des locaux de bureaux tout neufs.

Les premiers locaux neufs à ouvrir, début 98, seront ceux de la nouvelle caisse centrale, situés rue de Clignancourt, avec, paraît-il, un pont tournant ultra-moderne pour les camions transporteurs de fonds.

Les autres bureaux ne seront achevés qu'au printemps. Le personnel quittera alors les bâtiments qu'il occupe sur le boulevard Barbès pour s'installer dans ces bureaux neufs.

Alors commencera la deuxième étape du chantier : ces bâtiments, côté Barbès-Christiani, seront à leur tour démolis pour faire place à un ensemble d'habitations.

Place Clichy : «Ni Dieu ni maître»

Place Clichy, samedi matin. Le «collectif Brisons la chaîne» a appelé à un rassemblement contre les JMJ catholiques. Entre 100 et 150 personnes sont venues. Nette dominante anarchiste. Des pancartes «Ni Dieu ni maître».

Juste à côté, coincé contre le mur, un groupe de jeunes pèlerins italiens, qui par hasard se sont regroupés là avant de se diriger vers le boulevard Ney pour la "chaîne humaine" des JMJ. De part et d'autre, on se regarde en biais, sans échange de paroles.

A un moment, les jeunes Italiens tentent de partir. Les «Ni Dieu ni maître» leur barrent le passage, sans violence cependant. Du café voisin jaillit alors le garçon, visiblement scandalisé, qui crie : «Liberté de circulation ! Vous ne respectez pas la démocratie !» Il se fait un peu insulter, mais tient tête. Pendant ce temps, les jeunes Italiens sont partis de l'autre côté...

Les sans-papiers de Saint-Bernard un an après

Une manifestation a marqué, le 23 août à la Goutte d'Or, l'anniversaire de l'expulsion des sans-papiers de l'église Saint-Bernard. C'est l'occasion de faire le point sur les dossiers de régularisation.

Environ 1400 personnes se sont retrouvées autour de l'église Saint Bernard le 23 août, un an tout juste après l'évacuation musclée de celle-ci par les forces de police. Retrouvailles amicales des sans-papiers et de ceux qui, au long de plusieurs semaines (et, pour certains, plusieurs mois), avaient passé des heures, de jour et de nuit, avec eux pour les soutenir.

Au premier rang de la manifestation qui, partie du métro Barbès, a fait le tour du quartier, on reconnaissait Marina Vlady, le professeur Schwartzberg, l'ancien ministre Jack Ralite, Ariane Mnouchkine, l'évêque Jacques Gaillot ainsi qu'Henri Coindé qui à cette époque était le curé de Saint-Bernard. Dans une joyeuse pagaille, on s'est pris les mains pour entourer l'église d'une chaîne humaine : le nombre ne pouvait concurrencer la "chaîne de la fraternité" organisée le matin même sur les boulevards des Maréchaux par les jeunes catholiques (voir page 4), mais le symbole avait force immédiate.

Tous ceux qui avaient voulu être là étaient heureux, heureux de se retrouver, mais inquiets : on demandait des nouvelles des familles, des dossiers de régularisation déposés dans les préfectures, et aussi de ceux qui depuis un an ont été expulsés. On s'inquiétait des informations parues la veille dans la presse, selon lesquelles le gouvernement Jospin renoncerait à abroger les lois Pasqua-Debré : quelles décisions le ministère de l'Intérieur prépare-t-il ?

Sous le regard des nombreuses équipes de télé, on se prenait aussi beaucoup en photo : les enfants nés l'an dernier commencent à marcher, d'autres s'an-noncent pour bientôt, bref la vie continue, le temps passe et l'émotion est grande de se dire qu'il y a un an déjà... qu'en sera-t-il dans un an ?

Plus tard, des jeunes du quartier se sont mêlés à la foule bariolée, et l'on a dansé jusque tard dans la nuit. Un véritable anniversaire !

Un "baptême républicain" qui tourne à l'affrontement

Plusieurs événements avaient marqué l'été, dans le 18^e.

Le 28 juin, à la mairie, était organisé le "baptême républicain" d'une trentaine de sans-papiers. Cette cérémonie, que les maires ont le pouvoir d'organiser, a essentiellement une valeur symbolique. Seule conséquence pratique : les "parrains républicains" (et marraines) sont admis à assister leurs "filleuls" dans les démarches administratives.

La cérémonie avait commencé dans une ambiance chaleureuse, et puis elle avait mal tourné : au moment où le maire-adjoint invitait les participants à quitter la salle (un pique-nique amical était prévu dehors), soudain une partie des sans-papiers refusèrent de sortir, déclarant qu'ils occupaient la mairie.

Ils avaient appris, expliquaient-ils, lors de leurs premières démarches à



En tête de la manifestation du 23 août, qui a abouti à l'église Saint-Bernard, on reconnaissait entre autres (à gauche sur la photo) Jack Ralite et Marina Vlady.

la préfecture, que la circulaire gouvernementale sur la régularisation risquait de laisser dehors certains d'entre eux, qui ne répondaient pas, leur avait-on dit, aux critères fixés. Or, depuis le début, les "sans-papiers de St-Bernard" n'ont jamais varié sur leur objectif : «des papiers pour tous, pour les 300».

Une partie des "parrains" et des organisateurs du "baptême républicain" réagirent assez mal à cet événement inattendu : ils trouvaient désagréable d'être mis soudain devant le fait accompli de l'occupation de la mairie. La municipalité du 18^e, elle, a réagi encore plus mal : après avoir parlementé durant quelques heures, et après un coup de téléphone à Daniel Vaillant, un des maires-adjoints appela la police.

Autant qu'on put s'en rendre compte de l'extérieur (les gens groupés sur la place virent des affrontements et coups de matraque jusque sur les balcons de la salle des mariages), l'intervention policière fut assez violente. Qui a pris l'initiative de la bagarre, les policiers ou les sans-papiers ? De chaque côté, on avait sa version. Toujours est-il qu'en un peu moins d'une demi-heure l'évacuation était achevée.

Il semble d'ailleurs que le groupe

des "St-Bernard" n'était pas unanime dans cette décision d'occuper la mairie. Un de leurs porte-parole, Ababakar Diop, était avec les occupants. Mais pendant ce temps-là, une autre partie du groupe, avec un autre porte-parole, Madjiguène Cissé, se trouvait devant l'église St-Bernard, attendant que ceux qui avaient participé à la cérémonie les rejoignent...

En août, on a d'ailleurs vu Ababakar Diop mener une action en solitaire, en dehors du groupe : parti d'Avignon où il avait participé au festival, il a marché jusqu'à Paris, où il devait arriver justement le 23 août devant l'église Saint-Bernard. Parlant de ses compagnons, il expliquait : «On a toujours le même but, il n'y a pas d'animosité entre nous, mais j'avance maintenant à ma manière.»

Tous ne seront pas régularisés

L'examen des dossiers de régularisation à la préfecture de Paris avance lentement. Certains des "Saint-Bernard" ont reçu leur autorisation de séjour d'un an, et parmi eux la plupart des "filleuls" du baptême républicain. D'autres attendent encore. Par exemple, la femme d'Ababakar Diop, Aïssatou, s'est vu remettre le certificat, mais Ababakar lui-même n'avait pas encore été convoqué le 20 août...

Il semble se confirmer que quelques-uns ne seront pas régularisés. En effet le gouvernement, qui admet la nécessité de régler les nombreux problèmes insolubles ou scandaleux créés par les lois Pasqua (séparations de familles, ou encore personnes inexpulsables mais n'ayant pas pour autant le droit de travailler...), n'admet pas pour autant le slogan «Des papiers pour tous»...

Il faut donc vraisemblablement s'attendre à de nouveaux épisodes.

Reportage : Danielle Fournier, Jean-Yves Sparfel, Claude Thomas

Toujours pas de pistes cyclables dans le 18^e

Dès son élection comme maire de Paris en 1995, Jean Tibéri, conscient de la mauvaise image de son équipe dans le domaine de l'environnement, annonçait un plan de lutte contre la pollution atmosphérique. La mesure la plus spectaculaire était (enfin !) la création de pistes cyclables dans la capitale. En 1996, les 50 premiers kilomètres de voies réservées aux deux-roues non motorisés voyaient le jour.

Cet été, l'Hôtel de Ville a annoncé que la réalisation de 50 nouveaux kilomètres de couloirs réservés aux vélos commencerait fin août, et promettait que les 100 kilomètres seraient atteints fin 97. Travaux annoncés : sur les boulevards Blanqui, Vincent Auriol, Raspail, Montparnasse, ainsi que la liaison 12^e-7^e et des parcours dans le 19^e et le 20^e. Mais toujours pas un mètre dans le 18^e. Une nouvelle fois les nombreux

cyclistes du 18^e sont complètement oubliés et négligés. Pour rejoindre la piste cyclable la plus proche, ils devront encore et toujours traverser toute une partie du 19^e, ou se rendre jusqu'à la lointaine rue de Rivoli.

Une entrevue est prévue à l'automne entre la municipalité et les associations de défense des cyclistes. Espérons qu'on y parlera du 18^e.

Sylvain Garel

La noce a attendu en vain

Toute la noce était là, ce samedi 16 août, debout sur le perron de la mairie du 18e, surveillant la rue, attendant... Le marié était là, la mariée, les parents, les invités, tout le monde sauf... l'adjoint au maire qui devait les marier. Le concierge avait fait entrer la noce dans la salle des mariages et puis, l'heure passant, on avait commencé à s'inquiéter. L'adjoint chargé du mariage ne répondait pas au téléphone, et l'adjoint de permanence pas davantage. «Pour comble de malchance, l'appareil qui permet de le joindre en cas d'urgence était en panne», dit-on à la mairie - où l'on se montre humble, humble... Dès le lundi, on a présenté aux (futurs, toujours futurs) mariés les excuses les plus plates, et la cérémonie a été reprogrammée pour le samedi suivant. L' élu coupable, c'est... mais chut, on ne vous dira pas son nom, il a trop honte.

Nouvelle mosquée rue Polonceau

Les nouveaux bâtiments de la mosquée El Feth, au coin des rues Polonceau et des Poissonniers, ont ouvert cet été. L'ancien immeuble de la mosquée, juste à côté, est maintenant muré et doit être abattu dans le cadre de la rénovation de la Goutte d'Or. Rappelons que ce nouveau bâtiment est, en principe, provisoire, l'emplacement définitif de la mosquée étant prévu boulevard de la Chapelle.

Les habitants de la rue de Suez veulent pouvoir dormir

Depuis trois ans, les habitants du triangle formé par la rue de Suez, la rue de Panama et la rue des Poissonniers, à la Goutte d'Or, se plaignent du bruit. Trois pétitions ont circulé récemment pour demander à la police d'intervenir. Tous les soirs, expliquent ces pétitions (l'une émanant de l'association *Vivre à Château-Rouge*, les deux autres d'habitants), ces rues sont le lieu de rendez-vous de dizaines et dizaines de personnes, beaucoup venues d'autres quartiers, qui parlent fort jusque parfois tard dans la nuit, vendent à la sauvette en transformant les voitures stationnées en étal, boivent de la bière en grande quantité, urinent, parfois se bagarrent. L'été, évidemment, s'aggrave la situation. «Pourquoi notre quartier n'aurait-il pas droit à la tranquillité ?» demande une des pétitions.

Des écoliers qui traversent le boulevard Barbès ? Bizarre...

Une des questions de la rentrée des classes dans le 18e : pourquoi tant de parents de la Goutte d'Or cherchent-ils (et réussissent-ils) à obtenir une dérogation pour que leurs enfants soient intégrés dans une école d'un autre quartier ? Raisons, et conséquences (plutôt néfastes) de cette situation...

Des écoliers qui traversent le boulevard Barbès pour se rendre en classe : apparemment, une scène banale de la vie quotidienne. Pas si anodine, pourtant, qu'on pourrait le croire. Car, administrativement, le boulevard Barbès constitue une "limite de secteur". Il sépare deux quartiers, la Goutte d'Or et Clignancourt ; normalement les enfants du côté Goutte d'Or sont inscrits dans les écoles de la Goutte d'Or, et ceux du côté Clignancourt dans les écoles de ce quartier ; il n'y a aucune raison que des écoliers traversent le boulevard pour aller en classe. Ni dans un sens ni dans l'autre.

C'est pourtant le cas. Et dans un seul sens : il s'agit de familles domiciliées à la Goutte d'Or qui ont réussi, à obtenir une inscription dérogatoire permettant à leurs enfants de suivre leur scolarité rue de Clignancourt, rue Foyatier ou plus loin encore.

Ce phénomène n'est pas neutre : il révèle la hiérarchie existant entre les différentes écoles primaires du 18e arrondissement. Il révèle et il accentue cette inégalité scolaire.

Cette hiérarchisation est illustrée par la sorte de «pas chassé» inter-écoles : les parents dont les enfants sont inscrits à l'école rue Jean-François Lépine ou rue d'Oran demandent une dérogation pour Cavé, ceux de Cavé pour Richomme, et de Richomme pour l'autre côté du boulevard.

En mai dernier, SOS-Racisme a envoyé un courrier aux directeurs d'école de l'arrondissement. L'association antiraciste se disait préoccupée quant à «la proportion énorme d'enfants d'origine étrangère dans ces écoles», ce qui n'est pas «le juste reflet de la diversité des habitants des quartiers concernés, et ce à cause de la désertion des enfants issus de milieux franco-français et/ou socio-économiquement favorisés».

Dans une des écoles de la Goutte d'Or, on comptait l'an passé six enfants originaires de France métropolitaine sur un peu plus de trois cents écoliers (2 %) ! Or la proportion d'étrangers habitant le quartier, certes

plus élevée que dans d'autres quartiers, ne se situe cependant qu'à environ 40 %.

Quand on interroge les parents sur les raisons qui les poussent à demander une dérogation, ils invoquent justement la trop forte proportions d'étrangers, le «niveau insuffisant», les «problèmes de quartier», parfois

dérée comme une bonne raison : par exemple, pour les petits, le domicile de la nourrice ou de la baby-sitter ; ou le désir que l'enfant continue sa scolarité dans l'école où il l'a commencée, ou qu'il soit dans la même école que son grand frère ou sa grande sœur ; ou encore, des difficultés graves (par exemple avec d'autres enfants de l'école où il était).

Alors des parents trichent. On a pu assister ces derniers temps à une mystérieuse multiplication des nourrices dans la rue André Del Sarte, qui en totaliserait environ... deux cents ! Dans un futur lointain, des anthropologues étudieront peut-être ce phénomène étrange.

Il y a aussi - on ne nous démentira pas - ces «cas particuliers» pour lesquels tel directeur d'école, ou tel membre de la commission, accepte de transiger sur les principes...

Bien entendu, certains parents, si on leur refuse la dérogation, mettent leurs enfants dans une école privée, supposée être d'un niveau plus élevé parce que d'un recrutement plus sélectif. C'est ainsi que l'école catholique Saint-Bernard, à la Goutte d'Or, voit affluer des demandes d'inscription si nombreuses qu'elle doit refuser des élèves ; d'ailleurs elle accueille largement des enfants de familles étrangères, quelle que soit leur religion ; la proportion d'enfants étrangers y serait d'un peu moins de 50 % - ce qui reflète la population du quartier.

Noël Monier



Dans ce quartier, pourtant classé "zone d'éducation prioritaire", parents et enseignants ont été obligés, ces dernières années, avant chaque rentrée, de manifester pour obtenir la création de classes en nombre suffisant... (Ici, une des manifestations du "collectif Goutte d'Or" en 1994.)

(beaucoup plus rarement) la «distance trop importante» entre le domicile et l'école.

Les dérogations sont accordées ou refusées par une commission présidée par le maire d'arrondissement et qui comprend notamment les représentants des directeurs d'école. Les demandes qui se fondent sur le «niveau insuffisant», ou la trop grande proportion d'étrangers, sont refusées. La municipalité du 18e l'a rappelé fermement lors d'un CICA¹. Il faut une autre raison, qui soit consi-

1. Le CICA est une réunion qui réunit périodiquement (en principe chaque trimestre) les représentants des associations locales avec le conseil d'arrondissement, autour d'un thème différent à chaque fois.

Mais dans les écoles publiques, le retrait des enfants des familles les plus favorisées culturellement ou économiquement accélère l'engrenage. Chaque retrait en entraîne d'autres. C'est un cercle vicieux. Les établissements s'efforcent donc de limiter la "fuite" des élèves issus de milieux sociaux plus aisés, car cette fuite s'accompagne généralement de l'augmentation de la proportion d'élèves en difficulté. Ainsi l'école, dont la mission est de transmettre des connaissances dans des conditions maximales d'équité, devient un lieu d'exclusion, où s'accroissent les différenciations sociales et les inégalités.

Les écoles de la Goutte d'Or sont actuellement montrées du doigt à cause de leur niveau catastrophique. Selon des parents membres de la FCPE, les

(Suite de la page 7)

enfants de la Goutte d'Or qui, lors du passage en 6e, vont au collège Jacques Decour «sont systématiquement mis en classe de consolidation et ne parviendront pas jusqu'en 3e».

En fait, la plupart des familles qui obtiennent des dérogations vivent dans des conditions favorables à la réussite scolaire de leurs enfants. Ces parents ont le temps, ou l'argent, et le niveau d'instruction nécessaires à leur suivi - et par ailleurs ils savent s'y prendre pour obtenir la dérogation. Ne restent que les enfants de familles qui n'ont pas les moyens matériels et culturels suffisants et dont les conditions de vie offrent un terrain propice à l'échec scolaire. Lorsqu'on vit à dix dans un petit appartement, les enfants sont dehors le plus tard possible et arrivent fatigués à l'école. On peut ajouter à cela les problèmes de malnutrition et de santé.

Moyens supplémentaires pour zone d'éducation prioritaire

Il y aurait une façon de briser ce cercle vicieux : donner aux écoles de la Goutte d'Or des moyens supplémentaires, en nombre d'enseignants notamment, permettant de diminuer le nombre d'élèves par classe, et ainsi de contrebalancer le poids des problèmes liés aux conditions de vie, de relever le niveau scolaire, d'enclencher un processus de retour des enfants de milieux favorisés, de réintroduire une mixité sociale. C'est en principe dans ce but que certains quartiers sont déclarés "zones d'éducation prioritaires" (ZEP). Mais il semble qu'au contraire, à la ségrégation sociale s'ajoute une ségrégation par l'administration. Selon un directeur d'école, «le 18e est un laboratoire de gestion de la pénurie, il ne nous manque que l'amiante». Il ajoute : «On se permet à la Goutte d'Or des choses qu'on ne se permettrait pas ailleurs, car on ne risque pas d'y heurter la sensibilité d'un conseiller d'Etat ou d'un archevêque.»

Des expériences pédagogiques, des instituteurs motivés

Une note d'optimisme cependant : de jeunes instituteurs ont une pratique dynamique de la classe, et une perception des problèmes et de leurs solutions. Des expériences pédagogiques sont menées à la Goutte d'Or, tant dans les maternelles que dans les classes élémentaires ou les collèges (voir, dans ce numéro, l'article sur le collège Marx Dormoy). *Le 18e du mois* en a rendu compte... On peut aussi rendre hommage à la kyrielle d'associations qui prennent en charge les écoliers après la classe.

Les autorités, bien sûr, doivent refuser de se plier aux demandes de dérogation à tout va. Mais en fin de compte, ce n'est pas en renforçant la rigidité administrative, en faisant preuve d'une sévérité sans la moindre faille, que l'on fera revenir les "bons" élèves, mais bien parce que les écoles de la Goutte d'Or seront montrées du doigt d'une manière positive.

Nadia Djabali

Les 5 couleurs des classes de 5e de Marx Dormoy

Le collège, qui accueille des enfants de la Goutte d'Or et de la Chapelle, expérimente à partir de cette rentrée des classes "à dominante" : arts plastiques, sport, cinéma et lecture d'images, presse, théâtre...

Arts plastiques, sport, cinéma et lecture d'images, presse, théâtre : cinq couleurs différentes pour les classes de cinquième au collège Marx Dormoy. Le collège lance en cette année scolaire 1997-98 une expérimentation originale, les classes «à dominante». Ainsi, chaque semaine tout au long de l'année, les élèves s'initieront pendant une demi-journée qui à la pratique sportive, qui à la réalisation de films, qui encore à la comédie, ou à la confection d'un journal.

Pas de travail supplémentaire : l'activité est prise sur les horaires de chacune des disciplines impliquées, le professeur de français construit son cours en liaison avec l'activité théâtrale, journalistique ou même sportive, de même pour l'histoire, les sciences, etc... Pas non plus d'évaluation classique avec notes et classement : simplement du plaisir.

Du plaisir mais pas seulement. Il s'agit d'une initiative très sérieuse, fruit d'un «contrat d'innovation» conclu par l'établissement. Au collège du 55 rue Marx Dormoy, dont la population connaît quelques difficultés d'adaptation (30 % d'étran-

gers, 29 nationalités différentes parmi ses 600 élèves) et est marquée par la précarité économique (20 % de chômeurs et 60 % de revenus modestes chez les parents d'élèves), Théo Battistella, le principal, et son équipe ont choisi ce moyen de mieux motiver leurs troupes. «Il s'agit de contribuer à combler les lacunes disciplinaires mais aussi de solliciter le goût, d'encourager le sentiment de réussite personnelle et de renforcer le sens du projet commun», dit notamment le contrat d'innovation.

Les élèves ont inscrit trois choix par ordre de préférence

Ainsi cette année, les cinq classes de cinquième ont chacune leur couleur. L'an dernier, lors du dernier trimestre de sixième, les enfants ont été sensibilisés à l'opération. Ils ont choisi leur couleur sur un document où ils ont inscrit trois choix numérotés avec ordre de préférence. Ensuite, on les a répartis.

Certains peut-être ont été affectés dans une classe de deuxième ou troisième choix mais ainsi va la vie, il fallait bien que toutes les classes aient

à peu près le même effectif...

Déjà, il y a deux ans en quatrième et l'an dernier en troisième, existaient des classes à dominante mais il n'y en avait que deux (arts plastiques et théâtre), et c'est la première fois que cela est inauguré dès la cinquième.

Cinq cinquièmes, cinq couleurs, mais il y a une sixième classe qui ne participe pas à l'expérience. Il s'agit de celle dont les élèves, dès leur entrée au collège en sixième, avaient intégré, volontairement d'ailleurs, une classe déjà très spéciale : la *classe européenne et orientale* inaugurée en 1996-97. Destinée à ouvrir l'école sur le monde et aussi à la rapprocher de son environnement, la classe européenne et orientale a pour spécificité l'initiation aux langues et cultures d'ici et d'ailleurs, et elle marche très bien puisque, lors de l'évaluation qui se fait chaque année au niveau national à ce niveau, les élèves du collège ont été 54,7 % en moyenne à réussir en français (73,6 % pour la classe européenne et orientale) et 56,8 % à réussir en mathématiques (80 % pour la classe européenne et orientale).

Marie-Pierre Larrivé

20 septembre : fête du quartier Amiraux-Simplon

Le quartier Amiraux-Simplon sera en fête le 20 septembre prochain, de 14 à 20 h, pour permettre aux habitants de se rencontrer et de s'amuser, et aussi pour soutenir la demande de réaménagement rapide du quartier (voir le dossier dans notre dernier numéro).

Cette initiative est lancée par l'association *Mieux vivre au Simplon*, par le *Cirque de l'amour* (qui anime notamment des ateliers de création artistique pour les enfants), par *Derrière la porte verte* et l'*Alambic-studio-théâtre*. Ces associations seront rejointes pour l'occasion par un collectif de jeunes du quartier, qui a organisé le 13 juillet dernier un pique-nique dans un terrain vague de la rue Boïnod.

Environ 80 personnes, essentiellement des familles et beaucoup d'enfants, s'étaient retrouvées ce jour-là à la bonne franquette sur l'emplacement du futur jardin public promis par la Ville de Paris, et à l'aménagement duquel ces jeunes aimeraient pouvoir collaborer. Les merguez grillaient dans de vieux bidons métalliques tandis que rapeurs et *free styleurs* assuraient l'ambiance musicale. Regroupés depuis mai au sein de l'association *Je vote*, ces jeunes préparent un dossier sur le quartier et la manière dont ils souhaitent le voir animer. Ils réclament notamment une Maison des jeunes ouverte à tous et proposant des activités cultu-



Le 13 juillet, des jeunes du quartier ont organisé un pique-nique pour les habitants sur le terrain vague où est prévu le futur jardin public.

Christian Adnin

Au programme du samedi 20 septembre :

à 14 h, rassemblement sur le terre-plein 142 rue des Poissonniers puis **défilé musical** dans les rues du quartier. Amenez vos instruments ! (Maquillage pour les enfants).

Basket et tir à l'arc rue des Amiraux.

Musique et théâtre rue Neuve-de-la-Char-donnrière.

Musique également rue du Simplon.

Jonglage rue du Nord.

Jeux, buvette rue Boïnod.

Et, au 143 rue de Clignancourt, portes ouvertes des ateliers d'artistes et **exposition** de leurs œuvres.

A 17 h, un débat avec diverses personnalités, «Quel avenir pour le quartier?».

relles et sportives aux moins de 20 ans qui actuellement traînent trop souvent désœuvrés et sans endroit pour se réunir.

Anne Farago

Avenue de Saint-Ouen : la bosse du commerce

Cette avenue, qui marque la frontière entre le 18e et le 17e arrondissement, est très commerçante. On y dénombre 220 boutiques...

Elle commence au métro La Fourche et se termine, 154 numéros et 1 125 mètres plus loin, au coin du boulevard Ney : l'avenue de Saint-Ouen, qui marque la frontière entre le 17e et le 18e arrondissement, est une des artères les plus animées de notre arrondissement.

Comme quelques autres voies de Paris, cette avenue assure la jonction avec la banlieue. Elle est encadrée de quartiers bourgeois et populaires, selon qu'on se situe dans le 17e ou le 18e, au nord ou au sud.

Des quartiers comme ceux des Epinettes, de la Porte Montmartre ou du bas de la rue Marcadet, avec leurs grandes cités HLM, sont très habités : au 247-251 rue Marcadet, un ensemble de 500 logements (conçu en 1913) ; au 256-258 de la même rue, la cité de la Fondation Rothschild, 120 logements construits entre 1914 et 1919 ; des HLM aussi au 232-236 rue Marcadet (construits en 1959) ; sans oublier, au nord de l'avenue, la grande Cité Montmartre édiflée en 1927 sur l'emplacement des anciennes fortifications. Plusieurs de ces ensembles d'habitations connaissent les problèmes sociaux inhérents à ces cités : chômage, désœuvrement, délinquance qui alimente la rubrique "faits divers" des journaux.

Du côté 17e, avec des immeubles plus cossus ou plus récents, le quar-

Les trottoirs sont larges, permettant aux commerçants de déballer et d'exposer leurs produits : l'avenue de St-Ouen est un marché permanent.

tier apparaît comme un peu plus riche, mais avec une tendance au vieillissement des habitants.

A peu près au milieu, le carrefour Guy Môquet avec son métro, point de jonction stratégique, point de passage quotidien.

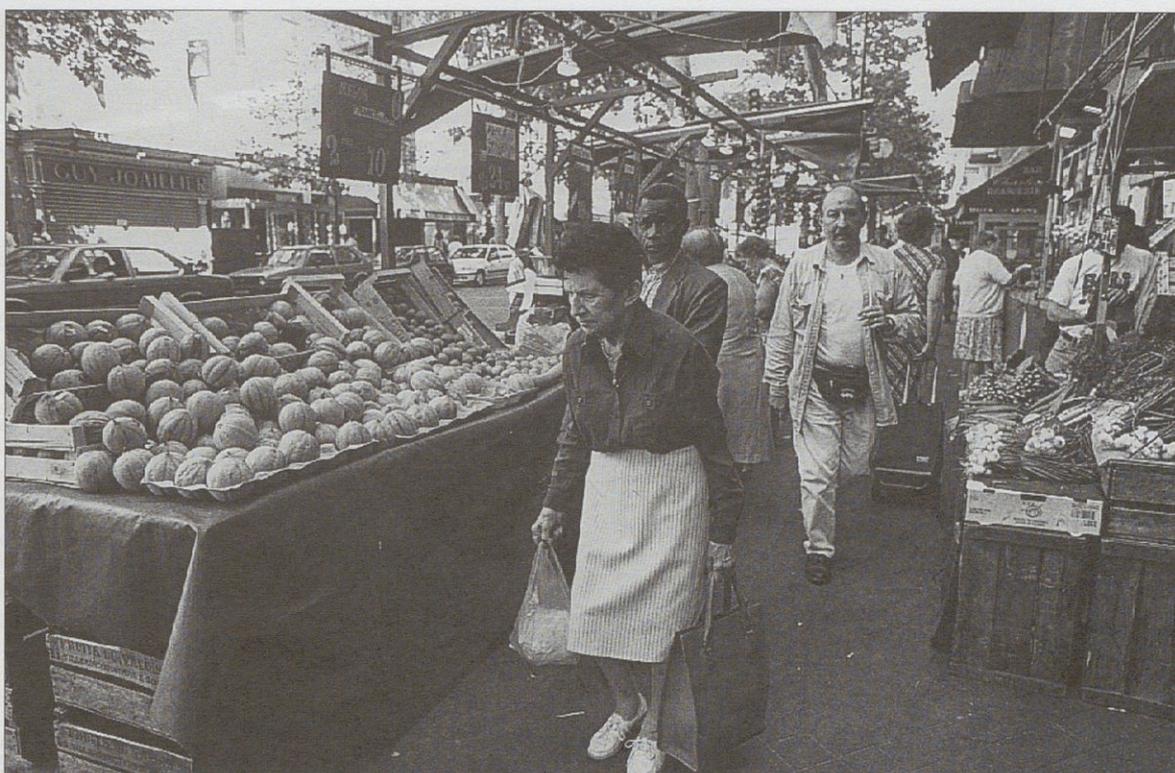
L'avenue de Saint-Ouen est une des grandes rues commerçantes de Paris. Elle n'est pas fréquentée que par les riverains. On vient y faire ses achats depuis la banlieue, mais aussi d'autres quartiers de Paris.

Le temps des marchandes des quatre saisons

Cette tradition commerciale semble ancienne.

L'avenue est large (23,60 m), et les trottoirs, spacieux de chaque côté, permettent à beaucoup de commerçants de déballer et d'exposer leurs produits, notamment entre le carrefour Guy Môquet et le carrefour Belliard. Se perpétue ainsi la tradition des "mar-

Valérie Stafetta



chandés des quatre-saisons", ces femmes qui, dans les rues de Paris, vendaient fruits, légumes et fleurs dans des charrettes à bras, tradition qui disparut à la fin des années 60. Elles étaient nombreuses dans l'avenue de Saint-Ouen.

Les rues adjacentes, surtout côté 17e avec la rue de la Jonquière, la rue Legendre, la rue Guy Môquet, sont également très commerçantes. Côté 18e, l'installation de la galerie marchande avec un supermarché Champion et 30 boutiques (entrée au 252 rue Championnet) a capté la clientèle des commerces des rues Marcadet et Championnet. Ceux-ci ont changé de nature, moins axés sur l'alimentation et la proximité qu'auparavant.

L'avenue condense toute la gamme des commerces nécessaires à la vie quotidienne. Si les commerces alimentaires dominent malgré la présence de quatre grandes ou moyennes surfaces, on trouve aussi des pharmacies, des boutiques de vêtements ou de services, et des banques, des agences immobilières ou d'intérim, quelques artisans, bon nombre de médecins et infirmières (voir encadré). En tout 220 commerces et une cinquantaine de professions libérales.

Mais certains ferment : deux poissonneries et deux maroquineries assez récemment. Darty a déménagé du coin de la rue Belliard où il était installé dans l'ancienne gare du chemin de fer de Petite Ceinture, pour aller en face rue Jacques Kellner. Les chiffres d'affaires baissent, aux dires des commerçants. Situation économique, appauvrissement, problèmes de stationnement, concurrence des grandes surfaces, y contribuent. Cependant les commerces demeurent vivants et nombreux. Certains sont même florissants. Ainsi, un traiteur-chocolatier, rue de la Jonquière, emploie 17 salariés !

L'avenir : le couloir du 81

Le 30 juin dernier, l'Association des commerçants de l'avenue de Saint-Ouen (125 adhérents) a posé à la mai-

rie du 18e un problème latent depuis plusieurs années : celui du stationnement et du couloir du bus 81 de la RATP.

Un petit historique s'impose. Avant 1987, il n'y avait pas de couloir de bus, ni d'horodateurs. Le sta-

Saint Ouen, le copain de Saint Eloi

L'avenue de Saint-Ouen est ainsi nommée parce qu'elle mène à la ville de Saint-Ouen. Elle porte ce nom depuis 1861. Auparavant, elle s'appelait tout bêtement "route départementale n° 13". (A noter: la ligne de métro qui de nos jours emprunte ce trajet porte elle aussi le n° 13.)

Elle se trouvait dans une zone qui resta longtemps rurale, sur le territoire de la commune des Batignolles qui fut annexée par Paris en 1861 en même temps que dix autres communes de banlieue. (Le 18e arrondissement fut alors formé par les communes de la Chapelle, Montmartre et un tout petit bout de celle des Batignolles.)

Le saint en question, St Ouen (né vers 600, mort vers 684) fut évêque de Rouen, puis devint chancelier de Dagobert 1er, roi des Francs, en même temps que St Eloi, évêque lui aussi, qui était le principal ministre de ce roi.

Dagobert (né au début du VIIe siècle, roi de 629 à 639), arrière-arrière-petit-fils de Clovis, fut un des rares grands rois de ces temps mérovingiens, époque extrêmement troublée, de guerres incessantes et de meurtres. Conseillé et aidé par St Eloi et St Ouen, il reconstitua l'unité du royaume franc, fit de Paris sa capitale, maintint la paix et l'ordre. Il fut enseveli à St-Denis. Toutefois, après lui, le royaume fut à nouveau divisé en plusieurs morceaux.

Saint Ouen, outre son activité de ministre du roi, contribua au développement des monastères normands et écrivit une "Vie de Saint Eloi".

Un inventaire des commerces et professions libérales

Sur les 220 commerces de l'avenue de Saint-Ouen, on compte (inventaire fait cet été) 20 cafés (dont 4 font tabac), 8 restaurants, 16 pizzerias ou sandwicheries, 9 boucheries, 7 boutiques de fruits et légumes, 5 épiceries, 3 fromageries, 3 charcuteries, 2 traiteurs, 3 chocolatiers, 1 glacier, 2 marchands de vin. Les commerces liés à l'alimentation ou à la boisson forment ainsi plus du tiers du total.

On trouve aussi 11 bijouteries, 7 coiffeurs, 3 parfumeries, 2 esthéticiennes, 5 pharmacies, 3 opticiens, 4 pressings et 4 laveries en self-service, 6 magasins d'électro-ménager (en plus de Darty), 12 magasins de vêtements, 4 magasins de chaussures, 1 chemiserie, 3 fleuristes, 3 magasins de photo, 3 kiosques à journaux, 4 librairies-papeteries-presses, 1 bouquiniste, 3 cordonniers, 3 maroquineries, 1 antiquaire, 2 quincailleries, 3 bazars, 1 grand marchand de bois, 1 d'ameublement et literie, 3 de papiers peints et peintures, 1 ébéniste, 1 dépositaire de motos, 1 encadreur, 1 vidéo-club, 3 serruriers. Et encore 8 agences bancaires, 5 auto-écoles, 4 agences d'intérim, 3 hôtels...

Sans oublier 4 grandes ou moyennes surfaces (Ed, Leader Price, 620 et Champion).

Voilà pour ceux qui ont une vitrine. On trouve aussi nombre d'ateliers d'artisans et de cabinets de membres de professions libérales - une trentaine de médecins, quelques dentistes, une poignée de masseurs et d'infirmières, quelques avocats et conseillers divers.



Valérie Stalfetta

Pour que l'avenue de Saint-Ouen conserve sa vitalité, les commerçants veulent des aménagements de la voirie et du stationnement.

tionnement des deux côtés de l'avenue, avec souvent en double file des camions de livraison, bloquait l'avenue. De 1987 à 1993, le couloir de bus fut mis en place dans le sens Paris-banlieue, avec une tolérance de stationnement pour les livraisons en dehors des horaires, ou l'arrêt pour une courte période des véhicules de la clientèle. Aux dires des commerçants, le trafic semblait fluide, ça marchait.

Depuis 1993, ils se plaignent d'une répression très forte du stationnement sur le couloir du bus 81 (le PV coûte 900 F !). Ils estiment que cela, outre le coût des livraisons qui se font mal-

gré tout, entraîne une perte de clientèle significative.

En présence de plusieurs adjoints et élus de la mairie du 18e (dont Jean-Claude Lamy, qui suit les problèmes de voirie, et Michel Rizzi, le spécialiste des transports), du commissaire Maucourant, de deux représentants de la préfecture de police et trois de la RATP (dont le chef de ligne du 81), l'association des commerçants (MM. Bléret, Ragoo, Indriéri et Marquay) ont formulé leurs souhaits. Ils proposent le stationnement temporaire de 15 à 20 minutes des deux côtés de l'avenue et l'aménagement de nombreuses aires de livraison, notamment

entre Belliard et Guy Môquet. Afin de pallier le manque de places de stationnement, un emplacement "en épis" avec horodateurs pourrait être aménagé rue du Facteur Collette (du côté 17e).

Une nouvelle réunion le 22 septembre

De façon plus générale, afin de maintenir la commercialité et la convivialité de l'avenue, qu'assurent les commerces de proximité (en particulier pour les personnes âgées et isolées), ils souhaitent un meilleur aménagement (voirie, éclairage, réfection des trottoirs). Ils pensent en effet que, «sournoisement», l'avenue perd son âme.

Toutes ces propositions appellent la discussion. Elles feront l'objet de nouvelles concertations. En tout cas, l'association a eu l'impression d'être écoutée pour la première fois depuis longtemps.

Une nouvelle réunion aura lieu le 22 septembre à la mairie du 18e avec tous les partenaires concernés.

Avenue frontière, avenue déambulatoire, l'avenue de Saint-Ouen retrouvera-t-elle son caractère bon enfant d'autrefois ?

Jean-Yves Rognant

Guy Môquet : le plus jeune fusillé

Guy Môquet, dont une station de métro sur l'avenue de St-Ouen porte le nom, a été fusillé par les Allemands en 1941 à l'âge de 17 ans.

En 1939, fils du député communiste Prosper Môquet, Guy avait 15 ans, il habitait le 17e arrondissement et était élève au lycée Carnot. Le 26 septembre de cette année-là, le Parti communiste fut mis hors la loi par le gouvernement de la IIIe République, et Prosper Môquet, comme d'autres députés du PC, fut emprisonné. La raison de cette mise hors la loi, c'était le pacte Hitler-Staline : le Parti communiste français, qui soutenait ce pacte, était considéré comme aidant l'Allemagne avec laquelle la France était en guerre.

En 1940, après que les armées allemandes aient envahi la France, le gouvernement du maréchal Pétain prononça, à son tour, l'interdiction du Parti communiste, mais pour des raisons exactement contraires : le PC avait pris parti contre la collaboration avec l'occupant allemand. A ce moment, le père de Guy Môquet se trouvait en prison à Alger.

Dès 1940, Guy Môquet s'engage dans l'action clandestine des Jeunesses communistes. Arrêté le 13 octobre 1940, longuement interrogé, torturé, il est acquitté par le tribunal auquel on le présente finalement. Cela

n'empêche pas la police de le maintenir en prison, à Fresnes, puis à la Santé, puis à Clairvaux, enfin au camp de Châteaubriant.

Durant l'été 1941, le Parti communiste passe de l'action de propagande et d'agitation sociale à la lutte armée organisée. Des soldats allemands sont abattus¹. Le 20 octobre, le Feldkommandant Hotz est tué à Nantes. En représailles, le général Von Stülpnagel annonce que, si les assassins ne sont pas arrêtés dans les 24 heures, il fera exécuter des otages français.

27 Français détenus à Châteaubriant et 13 tirés d'autres prisons furent donc fusillés le 22 octobre. Le journal collaborationniste l'Œuvre du 23 octobre publia les noms des 40 fusillés, avec pour chacun la raison qui l'avait fait choisir. Pour quelques-uns, il est indiqué «violences contre des soldats allemands» ou «action en faveur de l'ennemi». Pour la plupart, il est simplement noté : «communiste». Parmi eux, le député Charles Michels, le maire de Gennevilliers J. Grandel, plusieurs dirigeants syndicalistes dont Jean-Pierre Timbaut. Le plus jeune était Guy Môquet.

N.M.

1. Voir dans le 18e du mois de février 95 : «Coup de feu au métro Barbès».

Paris 18e vaut bien un petit mensonge

Une publicité annonçant l'ouverture prochaine de la résidence pour étudiants la Porte Montmartre, «rue du Docteur Babinski, Paris 18ème», «200 logements haut de gamme», est parue récemment dans des publications destinées aux étudiants.

La rue du Docteur Babinski, vous la connaissez ? Située de l'autre côté du périphérique, commençant avenue de la Porte Montmartre et finissant avenue de la Porte de Saint-Ouen, cette rue marque la frontière entre Paris et Saint-Ouen.

Effectivement, un grand bâtiment neuf y est en cours d'achèvement. La vue ne sera pas formidable : les fenêtres donnent sur le périph. Mais la construction semble être de bonne qualité. Le promoteur, la société Euroéquipements, a bénéficié d'une aide du Conseil régional.

Seulement voilà. Seul le côté sud de la rue du Docteur Babinski est situé sur Paris 18e ; de ce côté, il n'y a aucune construction et il ne peut pas y en avoir, car il n'y a aucun espace disponible : la rue est strictement mitoyenne au boulevard périphérique. La résidence pour étudiants est située de l'autre côté de la rue, côté nord, c'est-à-dire entièrement sur Saint-Ouen.

Evidemment, «Paris 18e», ça se loue plus facilement que «Saint-Ouen». Ça vaut bien un petit mensonge, non ?

Métro : l'embranchement Clichy fermé en 98 ?

Le bruit court qu'en 1998, durant la Coupe de monde de football et afin de multiplier par deux le nombre de rames transportant les spectateurs au Stade de France, le tronçon La Fourche-Clichy de la ligne 13 serait supprimé à certaines heures. Toutes les rames se dirigeraient alors vers St-Denis. Si cette information (non officielle) se confirmait, nul doute qu'elle provoquerait des réactions. Nous en parlerons dans un prochain numéro.

Restaurant

Cuisine française

TONTON CHRISTOBAL

13, rue des Cloÿs
75018 PARIS
Tél : 01.42.23.56.18

Claire et François vous accueillent

du mardi au samedi
de 12h à 15h30 et de 19h30 à 23h30
et le dimanche du 1er mai au 30 septembre

Midi et soir

Menus
60 F - 90 F - 120 F

Plat du jour
40 F

Menu enfant
45 F

Près du square Carpeaux

Dans ces *Coups de fourchette*, nous vous proposons chaque mois une sélection de restaurants, **chaque fois pour un quartier différent**. Sans prétendre être exhaustifs, nous nous efforçons de proposer une diversité de cuisines et de prix. Ici, **Michel Germain** présente deux restaurants situés du côté de l'hôpital Bretonneau et du square Carpeaux.

Le Salicorne : gastronomie et spectacles musicaux

Après un long parcours dans la pharmacie, Christine Després s'est lancée dans la gastronomie : elle a pris la direction d'un salon de thé boulevard Ney, puis en 1994 elle a racheté ce restaurant, sur une petite place tranquille, à quelques encablures du square Carpeaux. Ce n'est peut-être pas un hasard : son père dirigea plus de quarante ans les cuisines d'un palace parisien, le *Plaza Athénée*. Souriante et avenante, parfaitement secondée par son serveur Cyril, Christine Després vous propose le midi, autour d'un menu à 69 F qui change chaque jour, le choix entre plusieurs entrées et plats (citons la salade Salicorne au jambon de Bayonne, puis le saumon à l'oseille, ou le poulet moutardier, enfin le gâteau au chocolat ou la tarte aux poires). «*Le vendredi soir, à notre clientèle qui veut savourer une cuisine de qualité et se détendre, nous offrons un spectacle musical, jazz, chanson française ou accordéon*», nous dit-elle. Une formule à 155 F est proposée (3 plats + apéritif + vin + café) ou un menu à 97 F avec entrée et plat, avec par exemple un carpaccio de saumon à l'aneth, puis une couronne de gambas grillées à l'antillaise ou un cassoulet de fruits de mer.

□ Le Salicorne, 6 place Froment. 01 42 28 28 28. Fermeture samedi midi et dimanche.

L'Etrier : la tradition de la cuisine française

Après un solide apprentissage dans des maisons prestigieuses (à la *Tour d'Argent*, chez *Armand* au Palais-Royal ou au *Jamin* rue de Longchamp), Thierry Facheaux et Jean-Philippe Colin ont repris en 1993, au pied de la rue Lamarck, cette affaire qui somnolait. Jeunes et talentueux, ils ont su attirer une clientèle allant bien au delà du quartier, y compris internationale, grâce à une cuisine du marché, inventive, et des produits du terroir de qualité. A l'entrée de l'établissement, une grande ardoise propose une carte de saison qui change tout au long de la semaine midi et soir. Thierry œuvre en cuisine, Jean-Philippe vous accueille et assure le service. «*Le midi nous avons une clientèle de proximité qui travaille, et qui recherche une cuisine de qualité, renouvelée, à prix abordables (formules à 55 F, 65 F, 76 F et 115 F)*». Vous trouverez par exemple en entrée une provençale de petits légumes à l'estragon, puis une fricassée de volaille aux oignons nouveaux ou un dos de rascasse au pistou avec compote de légumes, et pour terminer un fondant aux pommes avec un caramel à l'orange. Le soir, Thierry et Jean-Pierre proposent un dîner aux chandelles dans une ambiance intimiste et feu-trée autour d'un menu à 160 F (ou carte). Vous pourrez apprécier un méli-mélo d'asperges en concassé de tomates au basilic, puis des langoustines rôties à l'estragon ou un croustillant d'agneau au romarin, ainsi qu'une charlotte au caramel.

□ L'Etrier, 154 rue Lamarck. 01 42 29 14 01. De 12 h à 14 h et de 19 h 30 à 22 h 30, réservation recommandée. Fermé dimanche et lundi.

Mon 18e

par Pascal Sevrans,

animateur-chanteur-compositeur

Pascal Sevrans, chanteur-compositeur, présentateur de télé, habite Montmartre depuis 1974 et n'a pas l'intention d'en partir. Il nous raconte son 18e.

« *L'appartement que Dalida m'avait trouvé, je ne l'ai plus jamais quitté...* »

« Dalida m'a dit : "Il faut couper le cordon ombilical." J'avais 25 ans.

Je suis arrivé à Montmartre en 1974, pour interviewer Dalida, en tant que journaliste. On a parlé d'elle, de moi, de tout. Elle m'a trouvé un appartement à quelques mètres de chez elle, et cet appartement, je ne l'ai jamais plus quitté.

J'ai appris très récemment qu'il avait été occupé par Picasso en 1900 et que ce fut son premier atelier à Paris. Et c'est encore dans cet appartement que j'ai écrit mes premières chansons, sur le bureau qu'elle m'avait offert alors que je n'étais qu'un pauvre jeune homme sans le sou. Quand je suis à Montmartre je pense à elle. Tous les jours je passe devant sa maison, parfois devant sa tombe ou devant son buste de la place Dalida. Je lui dois beaucoup, y compris mon enracinement dans ce quartier, et comme je suis quelqu'un qui s'attache, je n'ai jamais déménagé de ma vie.

Montmartre accrochait ses lilas

Je reste là car il y a une âme, celle un peu décalée qui renvoie aux charmes de la province, et souvent je me rappelle la chanson d'Aznavouir : «*Je vous parle d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître, Montmartre en ce temps-là accrochait ses lilas jusqu'à sous nos fenêtres*». Je m'y plais.

Montmartre, c'est donc le reflet de ma jeunesse, de ma vie, et en plus le quartier a été relativement épargné par les marteaux-piqueurs. Mon quartier n'est pas trop défiguré. Mais il faut rester vigilant. Il y a quelques années je m'impliquais davan-

tage dans ce sens, à travers des comités de quartier, mais je n'en ai plus le temps.

Bien sûr, il y a d'autres quartiers de Paris qui m'attirent, mais pour moi, Paris c'est Montmartre, et sauf bouleversement de ma vie je ne me vois pas en partir.

Presque pas changé

J'aime les places Jean-Baptiste Clément et Emile Goudeau, la rue Ravignan, les escaliers qui montent le long du funiculaire. Tout cela n'a presque pas changé. Cependant je pense que les immeubles devraient être ravalés plus souvent. Le mien ne l'a pas été depuis quatorze ans et la loi qui oblige à le faire tous les dix ans, c'est comme si elle était caduque...

C'est vrai, j'aime la propreté. Bien sûr, je déplore l'envahissement par les voitures qui est devenu insupportable, mais c'est hélas une évidence dans tout Paris. En revanche, je trouve normal que les touristes aillent visiter Montmartre et le Sacré-Cœur, comme moi je peux le faire dans tel ou tel quartier ancien ou pittoresque d'une ville étrangère. D'autant plus que la rue où j'habite est relativement épargnée par le flot des visiteurs.

Montmartre, c'est aussi l'époque où Patachou avait son cabaret tout en haut de la rue du Mont-Cenis, là où Brassens a débuté. Sardou aussi a débuté à Montmartre. A cette époque nous allions souvent au restaurant La Taverne d'Attilio, sur la Butte, et puis aussi chez Grazziano, en-dessous du Moulin de la Galette. En 1986-87 j'ai possédé un restaurant rue Lepic, qui s'appelait Coïn de rue. Je l'ai cédé, un peu à cause de ma notoriété, je n'avais plus le temps de m'en occuper.

Vraiment je suis Montmartrois, un pur Montmartrois. Je ne vais même pas dans les autres quartiers de l'arrondissement..."

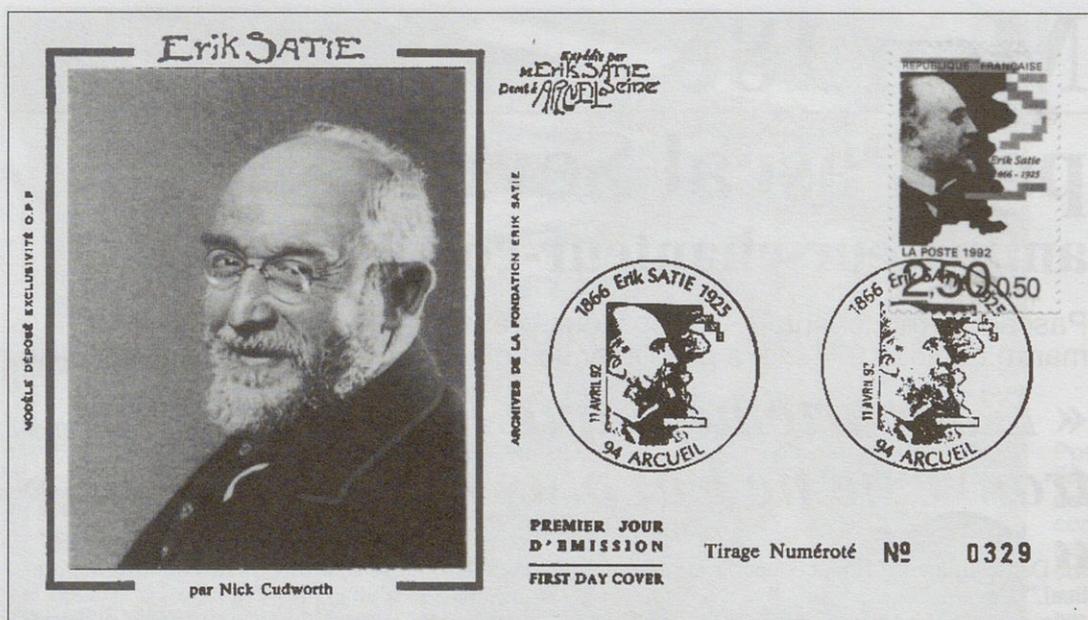
Recueilli par Bertrand Combaldieu



L'Or des Abbesses se trouvait sous terre

L'Or des Abbesses a été, au mois de juillet, un des titres les mieux vendus de la série des *Métropolitans*. Les *Métropolitans*, ce sont ces romans policiers que vous pouvez acheter pour une pièce de 10 F dans 139 distributeurs répartis dans les stations de métro. Chaque mois sont mis en vente deux titres nouveaux.

Les *Métropolitans* ont été lancés en mars dernier. Après des rééditions de classiques du roman policier, les Editions de la Voûte, promoteurs de la collection, ont eu l'idée de lancer une série de livres ayant pour thème chacun un quartier de Paris (un peu comme l'avait fait Léo Malet). Premières parutions : *La Fille du Calvaire* de Jean-François Vilar, et notre *Or des Abbesses*, de Gérard Delteil. Succès complet : 3 000 exemplaires par semaine durant le mois de juillet.



Vous pourrez trouver au Musée divers souvenirs sur Erik Satie, telle cette enveloppe philatélique "premier jour" éditée à l'occasion de la parution d'un timbre à l'effigie du musicien en 1992.

Erik Satie au placard

Le plus petit musée de Paris se trouve à Montmartre, dans l'immeuble qu'habita le compositeur Erik Satie (1866-1925). Visite de 9 m² de souvenirs impertinents.

Erik Satie, compositeur des célèbres *Gymnopédies*, *Gnossiennes* ou autres *Sarabandes*, et donc responsable de luxations ou contorsions de doigts pour pianistes amateurs ou confirmés, a son musée à Montmartre, au 6 de la rue Cortot. C'est là qu'il vécut de 1887 à 1898, dans son «placard» comme il aimait à l'appeler, une chambre située au dernier étage d'un immeuble depuis lors rénové. A l'époque où il y emménagea, il gagnait sa vie en tapant sur un piano dans les cabarets de Montmartre, notamment au *Clou* et au *Chat noir*.

Le «Placard d'Erik Satie» mérite son nom. Ses 9 m² de souvenirs en font le musée le plus petit de Paris, qui se visite seulement sur rendez-vous.

Seule liaison féminine connue : Suzanne Valadon

Au deuxième étage, après avoir escaladé de rudes et sombres escaliers, il faut deviner les initiales E.S. sur une porte qui s'entrebâille sur les quatre murs sans fenêtre. Ornella Volta, qui travaille à la *Fondation Erik Satie* et dont dépend le «Placard», guide la visite personnalisée avec son accent italien. Ici un tableau signé Grass-Mick qui représente Jeanne Avril dansant et Satie dans un coin, à moitié coupé. Là un dessin de Suzanne Valadon, sa seule liaison féminine connue et probablement l'unique.

Un quart de tour sur la droite et vous vous trouvez nez à nez avec une lettre que l'artiste s'est adressé à lui-même : *Erik Satie, Eglise Métropolitaine d'Art de Jésus Conducteur, 6 rue Cortot*. Inutile de préciser qu'il en était le fondateur, le chef et unique membre!

Il était en cette période féru d'esotérisme, disciple des Rose-Croix et d'un étrange "mage" qui se faisait appeler le Sâr Péladan. Ce qui lui valut, de la part de son ami Alphonse Allais, le surnom d'*Esotérik Satie*.

Oui vraiment, l'homme devait ressembler à sa musique : insaisissable, elliptique, dépouillé et drôle. Pour preuve, voyez dans la vitrine cette *Marche funèbre pour un grand homme sourd*

composée avec Alphonse Allais. La partition est vide!

Nombre de ses pièces portent d'ailleurs des titres canularsques : *"Préludes flasques pour un chien"*, *"Trois chapitres tournés en tous sens"* et ces *"Trois valse distinguées du précieux dégoûté"* dont le nom parodie celui des *"Valse nobles et sentimentales"* de Ravel, dont Satie disait que *"s'il refuse la Légion d'honneur, toute sa musique l'accepte"*.

Le scandale du ballet Parade

Pas étonnant dans ces conditions que Satie ait inspiré le surréalisme. Man Ray fit son portrait et un dessin de son *"Morceau en forme de poire"*, deux œuvres également exposées, avec d'autres objets de l'univers de l'artiste.

Sur un argument de Cocteau, avec Picasso pour les costumes et les décors, dont vous verrez les plans, Satie écrit la musique du ballet *"Parade"* (1917), créé par les fameux Ballets russes de Diaghilev. Les cliquetis de machine à écrire, de sirène ou de roue de loterie mêlés à la musique de ce ballet, essentiellement rythmique, mêlant mélodies nouvelles avec des airs de ragtime et des thèmes de chansonnettes à la mode, firent scandale.

Le "Groupe des Six" (parmi lesquels Désormière et Henri Sauguet) revendiqua également l'héritage musical de Satie.

Et c'est tout ! N'oubliez pas de signer le livre d'or comme les quelques 200 visiteurs annuels. Le lieu se prête à la fantaisie : il y a quelques années, des concerts silencieux ou des morceaux indéfiniment répétés se tenaient dans le «placard» à l'occasion de la Fête de la musique. Toujours pour une seule personne.

En descendant les escaliers, n'oubliez pas de vous cogner la tête.

Bertrand Combaldieu

□ Pour prendre rendez-vous : Fondation Erik Satie, 56 rue des Tournelles, 75003 Paris. Tél. 01 42 78 15 18.

18e COUPS DE CŒUR

Coups de cœur, c'est le bon plan, la boutique sympa, le lieu à découvrir. Chaque mois, des membres de l'équipe du *18e du mois* vous font partager leurs découvertes. Cette rubrique n'a aucun caractère publicitaire : nous ne touchons pas un sou pour les notices qui y figurent.

Comestibles italiens de père en fils

Quand vous entrez chez Torrielli, en attendant votre tour (il y a toujours du monde dans cette boutique ouverte depuis 60 ans), respirez... vous êtes enveloppé(e) par les parfums d'Italie. Fermez les yeux, respirez encore, d'autres parfums plus familiers vous chatouillent les narines : c'est la France.

Maintenant ouvrez les yeux, les sourires pleins de malice et de bonne humeur de M. Robert, Patrick et Stéphane vous entourent. Ils sont là pour vous conseiller dans vos choix : jambons de Parme, de San Daniel et de Bayonne, *coppa* et *pancetta*, savoureux parmesan *reggiano* n'attendent que de vous fondre dans la bouche, tandis que les pâtés, les rillettes maison, flanqués par des *gendarmes* et des saucissons, font très bon ménage avec les boudins noirs et blancs et les *antipasti*.

Et leur choucroute, quel délice ! Et leurs ravioli, leurs *tortellini*, les pâtes fraîches et la sauce bolognaise maison !

Et pour donner le signal, des vins : Chianti, Barolo, Barbera, Valpolicella, en alternance selon les goûts.

Des excellents *panettoni* et du Marsala de qualité vous attendent pour les desserts. Impossible de tout énumérer. Alors, allez découvrir sur place !

Bertrando Lofori

□ Torrielli et Cie, 22 rue du Poteau. 01 46 06 01 44.

Tout pour le vélo

A quelques tours de roue de la mairie se trouve l'une des rares boutiques de l'arrondissement spécialisées dans les bicyclettes : TTC Concept. Une petite équipe fort sympathique pourra réparer votre vélo à un prix très honnête (90 F la demi-heure et 180 F l'heure). Il est prudent de prendre rendez-vous.

Vous trouverez bien sûr les accessoires indispensables à la pratique du deux-roues. Si vous êtes plus fortuné, vous pouvez également acheter de magnifiques vélos. TTC Concept diffuse en France de très élégantes et luxueuses bicyclettes italiennes dont plusieurs éléments sont en bois verni. Il vous en coûtera un peu plus de 8 000 francs pour le modèle homme ou femme, et beaucoup plus pour le tandem. Si le Tour de France vous a donné envie de vous lancer dans la compétition, vous pouvez commander au même endroit des vélos de course ultra-légers dont le prix est inversement proportionnel au poids. (Comptez plus de 30 000 francs pour moins de 7 kilos !).

En attendant d'avoir rempli votre cochon rose-tirelire, vous pouvez aussi louer un vélo à prix modiques : 70 F la journée, 120 F le week-end et 350 F la semaine. Et si cette bicyclette vous convient, vous pourrez déduire le prix de la location lors de son achat.

Sylvain Garel

□ TTC Concept, 65 rue de Mont Cenis. 01 42 23 80 80.

PORTRAIT Eric Gaudeaux, créateur verrier : «et que la lumière soit»

Jaunes transparents, bleus profonds, rouges qui flamboient : la lumière étincelle et se réfléchit tout en couleurs chez Eric Gaudeaux, créateur verrier, installé il y aura trois ans en juillet prochain dans sa boutique-atelier, au 9 de la rue Ravignan, sur les pentes de Montmartre.

Petites broches et grands miroirs ouvragés, bijoux, vases, cendriers, pieds de lampes, porte-couteaux et ronds de serviette, tableautins et tableaux...objets utiles ou simplement décoratifs, pièces uniques ou mini-séries, Eric Gaudeaux coupe et sertit le verre façon vitrail et, au gré de son inspiration - style art nouveau, art déco, moderne et post moderne - joue pour le plaisir des yeux.

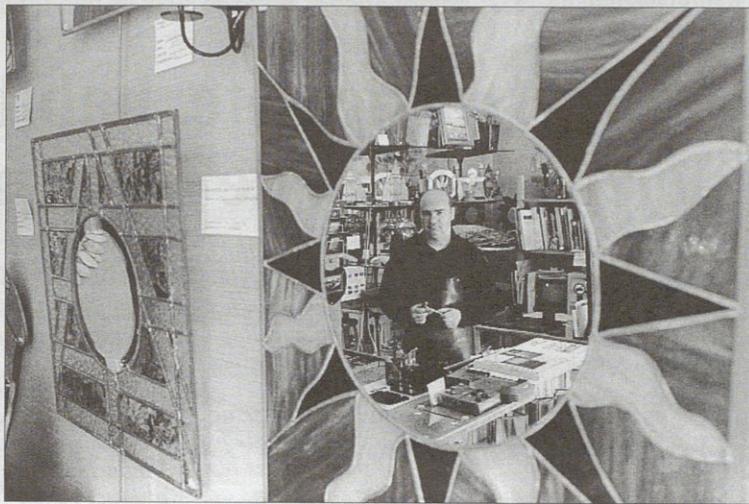
36 ans, passé par la radio, l'enseignement du français à l'étranger, la déco et la mode, ce Strasbourgeois a trouvé sa voie au Mexique auprès de son beau-père, un architecte qui faisait également des vitraux. «J'avais commencé par faire des dessins de mode et puis, de fil en aiguille si l'on peut dire, je suis passé à une autre découpe. Maintenant, je ne fais plus des patrons mais des cartons, je continue à découper dans des couleurs aussi variées que celles du tissu mais c'est du verre», raconte-t-il.

De retour en France, il eut l'idée de renouveler la technique du vitrail et de ne plus simplement l'utiliser pour la décoration des fenêtres mais pour fabriquer également des objets et la mettre à la portée de tous (4 500 à 6 000 F certains grands panneaux mais aussi de multiples sujets à quelques centaines de francs et jusqu'à seulement 50 ou 60 F des petits pendentifs ou des broches en forme de poissons exotiques). Eric, cependant ne néglige pas le vitrail traditionnel ou la restauration des vitraux anciens, une de ses spécialités.

Outre tout ce qui est en vente dans sa boutique, il crée à la demande sur commande : objets et bibelots mais aussi vitraux d'intérieur. «Les gens viennent avec leurs idées qui sont les bienvenues, parfois même

avec des croquis. On discute, je leur demande comment c'est chez eux, parfois même je viens voir. C'est important de connaître la disposition des lieux, de pouvoir jouer sur des trompe-l'oeil, de savoir l'orientation du soleil, de décider si on travaille sur la transparence pour mieux laisser passer la lumière ou si l'on préfère l'opalescence pour cacher un vis à vis sans intérêt...On discute donc, j'ai une base, j'exécute sur papier, le client approuve, sachant cependant que place est laissée à l'improvisation, l'imprévu, la spontanéité, et je me lance. Le plus long est fait, la réalisation va vite».

Eric Gaudeaux ne fait pas de peinture sur verre - «trop cher, je veux que cela reste accessible» -, il ne souffle pas le verre non plus même s'il connaît la



Une occasion pour les visiteurs de voir un artisan au travail

technique car il n'a pas la place. Il se borne donc à découper et sertit au plomb ou à l'étain -plus souple, plus fin mais plus fragile- sur place devant les clients et visiteurs. «C'est une boutique-atelier, j'y tiens. Et c'est dans la tradition de l'esprit de Montmartre, une occasion pour les gens de voir une activité artistique-artisanale. C'est aussi pourquoi, j'ouvre le dimanche. C'est le jour où on se balade et rien n'est plus triste que de se promener quand tout est fermé».

Marie-Pierre Larrivé

18^e
COUPS DE CŒUR

La laverie du Fleuve clair

Le Bakoye ("fleuve clair" en langue peuhl) et le Bafing ("fleuve sombre") sont deux affluents du fleuve Sénégal. Du premier, la laverie située 1 rue du Baigneur tire son nom. Abou Konté, maître des lieux, met à disposition depuis 1993 ses machines et ses eaux claires à des prix très bas.

Au milieu des petits poissons peints en rouge et bleu (des Tiofs ?) qui nagent sur les murs, on peut nettoyer son linge pour 20 F les 6 kg, 40 F les 10, et le sécher en six minutes pour une pièce de 2 F. On peut aussi préférer la formule du dépôt : dans ce cas, pour 40 F les 6 kg et 55 les 10, Abou lave et sèche, et derrière lui pas besoin de repasser. En plus, si vous êtes sympa, il vous racontera de jolies histoires comme celle de sa ville natale, Matane, qui devient une île en hiver quand les pluies tropicales gonflent le lit du fleuve.

Anne Farago

□ Le Bakoye, 1 rue du Baigneur, tous les jours sauf lundi de 8 h à 19 h.

Le paradis des pétards

Rue L'Olive, il est un bazar. On y vend quincaillerie, produits de ménage et d'entretien... mais, quartier chinois et fêtes du Dragon obligeant, c'est aussi le paradis de tout ce qui claque, pète et pétarade, crêpe et fuse.

Une vitrine entière est consacrée aux pétards et aux feux d'artifice. Simples pétards qui claquent une fois mais aussi ceux qui détonnent en rafale, missiles et «flaming balls», fusées sifflantes...tout ce qui fait le plus de bruit possible est vendu sous le signe du «Tigre-Bison» à l'unité (à partir d'1 F) ou par paquets, de vrais colis contenant jusqu'à 40 lots de six pétards chacun. Pour ceux qui ont des idées plus lumineuses en matière de jeux, le bazar offre un assortiment de feux d'artifices (à la pièce ou en lots) : soleils, chandelles romaines, cierges magiques, fusées éclatant en hélices et en spirales, fontaines du Vésuve...

Ceux qui ont les yeux fragiles et les oreilles fatiguées, oubliez l'adresse : Bazar de l'Olive, 3 rue L'Olive, face au marché.

M.P. L.

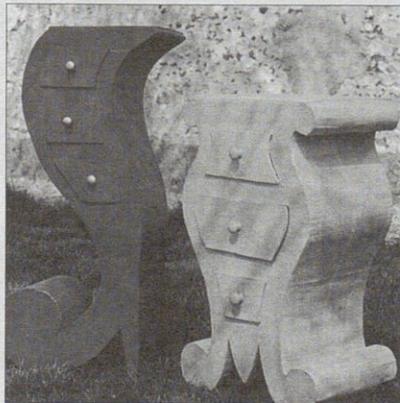
Jus de réglisse : chapeau, la boutique-atelier qui cartonne

«Anacoluthes, invertébrés, jus de Réglisse...» Il est loin le temps où le capitaine Haddock clamait ses injures mais une des plus pittoresques survit chez Jus de réglisse, la boutique-atelier du 18 rue Duhesme où cela ne sonne plus comme une insulte mais une promesse de plaisirs.

Sous cette marque de fabrique créée en 1993 par Marine Elmassian, est installé depuis un an un collectif d'une dizaine de jeunes créateurs : Gaëlle et Hélène Muteaux sculptent, Emma Luma et Marine réalisent des chapeaux de rêve (après une école d'art, Marine a été modiste pendant huit ans), Benoît Lechevallier et Nathalie Auzepy fabriquent du petit mobilier en bois tandis qu'Eric Guiomar, Julia et Buch conçoivent des meubles en carton, mais oui, en carton, et c'est aussi solide que joli ! Enfin Marine réalise des décors alliant techniques de la mosaïque et de la céramique. Allez donc dîner un jour à la Casa Luna, le restaurant qui vient d'ouvrir en août tout à côté, 12 rue Francoeur, et faites un tour

aux toilettes : la mosaïque aux allures mauresques décorant le rebord du lavabo et son miroir, c'est son œuvre.

La boutique au rez-de-chaussée avec vitrine sur rue aux couleurs vives et gaies pour l'exposition et la vente et en sous-sol, 200 m² pour l'atelier de fabrication :



Colonne-botte de rangement et bureau enfant... tous deux en carton, mais aussi solides que rigolos !

une vraie ruche où l'on se partage l'espace, l'imagination au pouvoir, un collectif de copains et de copains de copains, chacun dans son trip mais avec une cohérence globale, une communion dans l'amour de la couleur.

Au Jus de réglisse, on travaille à son rythme, selon l'inspiration mais aussi sur commande : Eric, par exemple, l'homme aux meubles en carton - des meubles solides, on le répète, chaises et fauteuils supportant des poids-lourds, tables qui ne s'écroulent pas, commodes aux multiples tiroirs qu'on peut éternellement ouvrir et fermer - fabrique actuellement un meuble-télé pour une dame qui possède un téléviseur gigantesque : en forme de théâtre de guignol, tout en volutes comme il aime mais haut comme une armoire normande. Bleus, rouges, verts, peints et recouverts de papiers de soie pour l'effet patine puis vitrifiés, les meubles d'Eric sont toujours gais et ludiques. Ses commodes en forme d'animaux - ours, pingouins - font un tabac dans les chambres

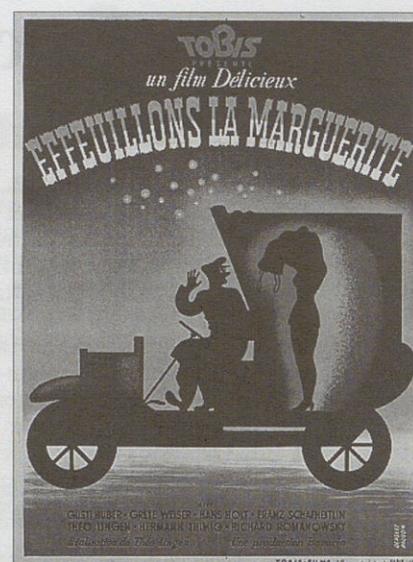
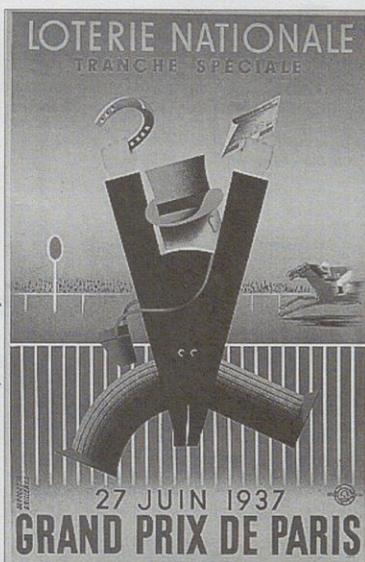
d'enfants (de 900 F à 1800 F).

Gais aussi les meubles chantournés, et torsadés de Benoît et Nathalie, gais également les petits chapeaux rigolos de Marine pour petites têtes de mômes, somptueux ceux d'Emma qui préfère coiffer les dames... et chez Jus de réglisse, on communique sa gaieté et son art grâce à des ateliers et des stages pour enfants ou adultes. L'an dernier, ils étaient 40 enfants de 4 à 12 ans et une dizaine d'adultes à s'être initiés au modelage, à la sculpture et à la mosaïque. Cette année, à partir de septembre, cela recommence avec du dessin en prime : 900 F le trimestre les enfants et 1500 F les adultes pour six à huit cours de deux heures.

Enfin, professionnels ou amateurs ayant réalisé des faïences, des biscuits, des émaux... mais ne possédant pas de four, Jus de réglisse vous passe le sien (de 20 F à 70 F pour des pièces ne dépassant pas les 55cm de haut).

M.P. L.

□ 18, rue Duhesme. 01 44 92 09 69.



Quatre célèbres affiches de Derouet : la Loterie nationale date de 1937, Boldoflorine et Balto de 1938, le film Effeignons la marguerite de 1942..

PORTRAIT

Edgard Derouet, affichiste, habitant du 18e, ancien poulbot de Montmartre

Cet article a été écrit par deux écoliers habitant rue de l'Évangile, deux frères jumeaux, Adel et Mehdi Boussoussou. Elèves de CM2, ils l'avaient rédigé pour le journal de leur école, mais il n'a pas pu y paraître faute de place. Puis les vacances sont arrivées, et cette année Adel et Mehdi quittent l'école pour entrer au collège. Alors ils ont envoyé leur article au 18e du mois.

M. Edgard Derouet, 87 ans, a accepté de nous rencontrer : «Je suis né en 1910 dans le Loiret mais depuis 1920, je vis à Paris, toujours dans le 18e arrondissement. J'aime beaucoup ce quartier, il a quelque chose d'attachant. Je suis un vrai gosse de Montmartre : avec les copains, on jouait au football dans le Maquis. C'était un terrain vague à l'époque, près de la Butte Montmartre, où il y avait des cabanes en bois pour les plus démunis. Beaucoup d'artistes vivaient là. Bref, je suis un vrai poulbot, du nom de ce dessinateur qui croquait les gosses du quartier.

«Poulbot, je l'ai d'ailleurs bien connu, j'étais souvent avec son gendre, Jean Cheval, qui est devenu dessinateur comme moi. On allait ensemble au cours du soir après l'école, de 20 h à 22 h, pour se perfectionner en dessin.

«C'est à l'école que j'ai appris à aimer le dessin et, vers l'âge de 12 ans, j'ai vraiment pris conscience que je devais en faire ma vie.

«Le soir, j'allais faire des croquis dans Montmartre. A 14 ans, j'aurais voulu faire une école professionnelle comme les Beaux-Arts ou les Arts décoratifs mais mon père m'a dit non, qu'il ne pouvait pas, ça coûtait trop cher. Il faut dire qu'avant notre arrivée à Paris, mon père était garde-chasse dans un château, ce n'était pas une grosse situation !»

M. Derouet se souvient de cette époque : c'était près d'Orléans, et sa mère coupait des fleurs pour les vendre à plus de 4 kilomètres, elle attrapait des lapins en douce sur la propriété, elle en faisait des pâtés qu'elle vendait pour se faire un peu de sous. Leur chance, c'est quand on leur a proposé de tenir un café-tabac à Paris dans le 18e. Mais ils avaient beaucoup de traites à rembourser. C'est pourquoi Edgard Derouet, à 15 ans, quitte ses études et travaille dans un atelier de photogravure, au journal *Le Matin*.

«J'étais au journal de 9 h à 18 h environ puis, au

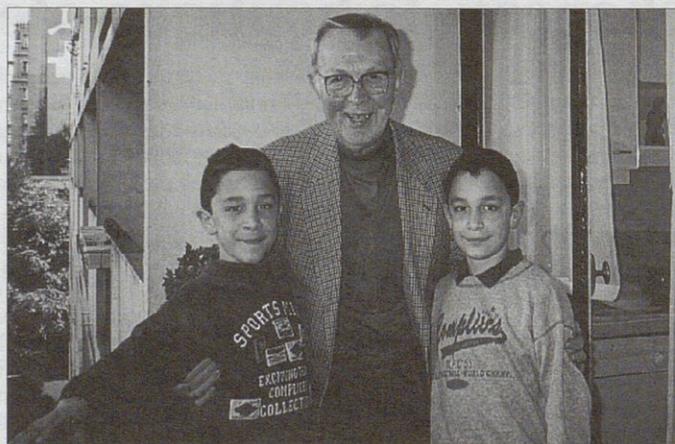
lieu de m'amuser avec les copains le soir, j'allais en cours pour me perfectionner dans le dessin. Même si je ne pouvais pas aller dans les grandes écoles, je voulais être quand même le meilleur. Rappelez-vous ma devise, les enfants : Vouloir, c'est pouvoir !

«Quand on veut, on peut les enfants ! Moi, je ne me suis jamais considéré comme un crack mais je travaillais beaucoup. Il faut aussi passer tous les concours, il y a pas mal de concurrence dans ce métier, il faut savoir ce que l'on vaut.»

Son meilleur souvenir, c'est quand il a remporté, très jeune, en 1931, le premier prix pour un concours d'affiche pour le Salon de la coiffure, porte de Versailles.

«Une de mes meilleures affiches, c'était pour la Loterie nationale, avec le drôle de petit bonhomme. Quand on voyait ce dessin, même sans le texte, on devinait tout de suite de quoi il s'agissait. Aujourd'hui, on utilise trop la photographie dans la pub. Le dessin doit être puissant, accrocher l'oeil, pour que le passant s'en rappelle.»

M. Derouet a fait aussi des affiches pour le ciné-



Edgard Derouet avec Adel et Mehdi, ses jeunes interviewers.

ma mais, vers 1955, il arrête le dessin au bout de vingt-cinq ans pour entrer comme cadre dans la plus grande imprimerie d'affiches de Paris.

«Comme dessinateur, j'étais libre, je faisais ce que je voulais, mais je voulais aussi assurer mon avenir, j'avais un tempérament de commerçant.»

M. Derouet avait un magasin rue Custine où sa femme vendait des chemises de très belle qualité.

«Quand je faisais encore des affiches pour le ciné-

L'âge d'or de l'affiche dessinée

La période 1920-1960 fut pour l'affiche dessinée en France un âge d'or, marqué par les noms de quelques très grands artistes : A.M. Cassandre, Jean Carlu, Loupot, Paul Colin pour la première génération, puis Savignac, Villemot, Hervé Morvan pour la deuxième génération. Ayant assimilé l'influence du cubisme, ils inventèrent un style graphique, visant à illustrer une idée avec le maximum de force et de simplicité, et souvent beaucoup d'humour. Juste derrière ces très grands noms, d'autres affichistes firent connaître ce style d'affiche à la française : Roland Ansieau, Jean Colin, Guy Georget, Foré... et Edgard Derouet.

L'évolution de la publicité a presque fait disparaître l'art des affiches dessinées. Dommage...
N.M.

ma, les studios¹ étaient près de ma boutique, je connaissais beaucoup de chanteurs, des acteurs. J'ai eu ainsi de "gros" clients : Maurice Chevalier, Fernandel, Bourvil, Joséphine Baker, Delon, Christophe Dechavanne...»

La boutique a été vendue en 1980 mais elle existe toujours et a gardé le nom de Derouet.

Même quand M. Derouet ne dessine plus, il s'occupe toujours des dessinateurs, organise des concours, des fêtes au Moulin-Rouge, au Moulin de la Galette, invite des chanteurs avec à chaque fois 2 000 invités. L'argent récolté allait dans une caisse de secours pour les dessinateurs en longue maladie, en difficulté financière. Il a même aidé certains à finir tranquillement leurs jours dans la maison de retraite des artistes. Il est toujours en contact avec ses amis graphistes.

Nous lui demandons avant de le quitter s'il peut nous faire un dessin pour l'école :

«Hélas, depuis cinq ans, j'ai arrêté, je ne vois plus clair. Mais je suis vieux, quand je ne serai plus sur cette terre, je pense que j'irai au Paradis car je pense avoir toujours aidé les autres. Alors, je pense que là haut, je pourrais à nouveau dessiner ! Mais n'oubliez jamais mon slogan, les enfants : Vouloir, c'est pouvoir.»

Merci, M. Derouet, pour cette belle leçon !

Adel et Mehdi Boussoussou

1. Les studios Pathé, rue Francœur, là où est actuellement installée l'école du cinéma, la FEMIS.

18^e**HISTOIRE***Entre le boulevard Barbès et la rue de Clignancourt, à l'emplacement actuel de la BNP*

Les Grands Magasins Dufayel lancent à la fin du XIX^e siècle le crédit de masse

En 1892, Dufayel fit construire ses "Grands Magasins", qui occupaient presque tout le pâté de maisons entre la rue de Clignancourt, la rue Christiani et le boulevard Barbès. Bâtiment extraordinaire par sa surface et par le caractère monumental et tapageur de son architecture et de sa décoration. Mais surtout, Dufayel a marqué l'histoire du commerce en France parce qu'il fut l'inventeur du crédit à la consommation de masse.

Les anciens bâtiments Dufayel, actuellement occupés par la BNP, font l'objet de travaux qui vont les transformer de fond en comble (voir page 5).

En 1890, Georges Dufayel a 35 ans. Embauché, au sortir de l'école, par la *Société Crespin aîné*, maison de vente "par abonnement", il y a fait toute sa carrière, d'abord commis de magasin, puis à la comptabilité, puis comme directeur, enfin comme associé de Crespin, avant de lui succéder comme seul propriétaire en cette année 1890.

La maison Crespin et Dufayel est à ce moment-là une entreprise modeste, du moins par ses dimensions. Créée en 1856, elle dispose de locaux peu étendus, construits en 1869 au 11-15 boulevard Barbès, où elle ne peut entreposer que peu de marchandises. Elle vend principalement des meubles et du matériel d'équipement ménager. Mais l'essentiel de son activité se fait en liaison avec les grands magasins, et spécialement avec la *Samaritaine* qui accepte les bons de crédit émis par Crespin et Dufayel.

Car cette entreprise a été la première en France à pratiquer systématiquement la vente à crédit, et de ce fait elle a joué un rôle historique dans l'évolution du grand commerce : elle a inauguré un système qui allait amener aux grands magasins parisiens une clientèle nouvelle, celle des classes pauvres.

L'abonné et son encrier

Comment se pratiquait la vente "par abonnement" ? Albert Simonin en parle dans ses *Confessions d'un enfant de la Chapelle* :

«Pour un temps (en 1913), ma mère cessa de manquer d'argent, et c'est durant cette période qu'elle put enfin acheter les lits métalliques de ses rêves, meubles où la punaise se trouvait plus facile à occire. Les grands magasins Dufayel les livrèrent, faisant crédit à la petite semaine, et leur encaisseur, qu'on appelait alors "l'abonné", se présentait dès lors à jour fixe pour recevoir des sommes variables selon les disponibilités du client. Cet homme à sacoche, coiffé d'une casquette avec "Dufayel" en lettres d'or, portait, accroché à sa chaîne de montre, un encrier de bois en forme d'olive allongée dont la vue me réjouissait particulièrement. Il y trempait une plume qu'il portait sur l'oreille et inscrivait sur le carnet d'abonnement détenu par le débiteur la somme perçue, mais n'acceptait jamais moins d'un franc.»¹ Pour acquérir un bien quelconque, le client devait d'abord avoir épargné, en déposant de l'argent semaine après semaine chez Crespin, la valeur de 20 % du prix de ce bien ; il bénéficiait alors d'un crédit très souple pour le montant restant dû. Bien entendu, la société encaissait un intérêt au passage...

Le volume d'affaires de sa société augmentant très rapidement, Dufayel propose à Ernest

Cognacq et à son épouse Marie-Louise Jay, patrons de la *Samaritaine*, de signer avec lui un engagement contractuel. Mais Cognacq a un principe : ne pas se lier, ni à un fournisseur, ni à une entreprise de crédit, garder toujours les mains libres. Il refuse le contrat proposé par Dufayel. «Prenez garde, dit celui-ci, si vous refusez je serai obligé de créer mes propres magasins.» - «Excellente idée, réplique Cognacq, je vous y encourage.»

C'est ainsi que vont naître les Grands Magasins Dufayel, tandis que de son côté Cognacq fondera peu après sa propre société de crédit, avec l'aide d'employés de Dufayel qu'il aura débauchés, sous l'enseigne *la Semeuse*.

Un hall de 58 mètres de long

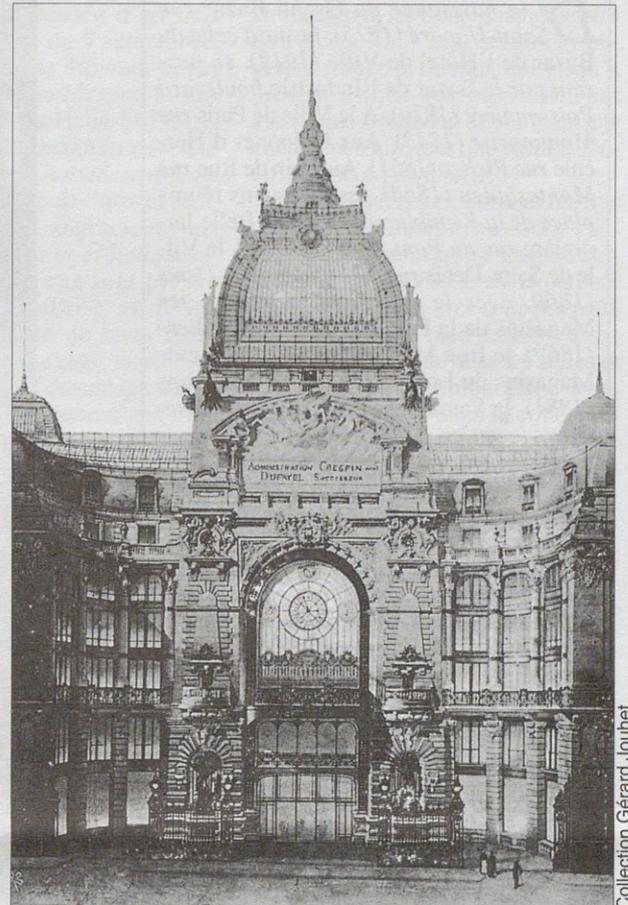
Dufayel voit grand. Il sait qu'avec son système d'abonnement, il s'est d'ores et déjà assuré une clientèle considérable dans les quartiers populaires du nord de Paris, de Belleville aux Batignolles en passant par la Chapelle, ainsi qu'en banlieue.

En quelques années, il va acheter la plus grande partie des immeubles du quadrilatère délimité par le boulevard Barbès, la rue de Sofia (appelée à cette époque rue de la Nation), la rue de Clignancourt et la rue Christiani, et après les avoir démolis il entreprend la construction, qui durera de 1892 à 1910, d'un immense ensemble de magasins où l'on trouve de tout, depuis les tissus et les vêtements jusqu'aux jouets et aux bijoux en passant par l'ameublement, qui occupera la plus grande surface, les ustensiles de cuisine, etc...

Dufayel veut un bâtiment qui fasse de l'effet par son côté imposant et son luxe tapageur. Frantz Jourdain, qui ne l'aime pas, écrira : «Ce trafiquant à la petite semaine, qui a empoisonné toute une génération avec les meubles que nous connaissons, avait eu Garnier comme architecte mais, celui-ci n'étant "pas assez intelligent" pour s'assimiler ses géniales conceptions, il l'avait flanqué à la porte.»² Charles Garnier était

(Suite page 16)

1. Paru dans la collection Folio.
2. Cité par Bernard Marrey dans son livre *Les grands magasins*, éditions Picard, 1979. Frantz Jourdain (1847-1935) fut entre autres l'architecte de la Samaritaine. Il fut l'ami de nombreux écrivains dont Jules Vallès et Emile Zola (pour qui il établit un important dossier préparatoire en vue du roman *Au Bonheur des Dames*), et par la suite de jeunes architectes "modernistes", comme Henri Sauvage (auteur entre autres de la piscine des Amiraux et dont Jourdain fit son principal collaborateur) ou Le Corbusier.



Collection Gérard Jouhet

L'entrée principale, rue de Clignancourt, était ornée de sculptures de Dalou et de Falguière, et surmontée d'un dôme. Le dôme a disparu en 1957, mais la plus grande partie de la façade est encore visible.

Olivier chez Dufayel dans les années 30

Dans son roman *Les Allumettes suédoises*, qui raconte l'histoire d'un gamin habitant dans les années 1930 dans le haut de la rue Labat (récit inspiré des propres souvenirs de l'auteur), Robert Sabatier évoque les Magasins Dufayel :

«(Olivier) entraient souvent chez Dufayel, au Palais de la Nouveauté, pour admirer les lourdes bicyclettes Automoto à pneus demi-ballons, les vélos-porteurs à guidons en forme de cornes de buffles et les fins coursiers à boyaux, élancés comme des gazelles, ou ces tandems auxquels rêvaient Jean et Elodie. De ce rayon, il passait à un autre, marchant sur la pointe des pieds pour éviter de trop faire craquer les parquets, prenant garde de ne pas éveiller l'attention des vendeurs en blouse grise. Il observait tout, les objets plus particulièrement que les vêtements, fasciné par les bassines de cuivre rouge pour confitures, les lessiveuses en fer étamé avec leur pomme arroseuse, les cocottes en fonte noire, les faitouts, les casseroles en aluminium rangées par taille comme une famille nombreuses devant le photographe, les poêles ressemblant à des raquettes de tennis, les plats à four en terre cuite, tous ces ustensiles lui rappelant la cuisine de sa mère.»

(Chez Albin Michel, édité en Livre de poche.)

Comment les grands magasins ont révolutionné le commerce au XIXe siècle

De la naissance du Grand Bazar rue Saint-Honoré (1825), jusqu'à celle du Bazar de l'Hôtel de Ville (1912), en passant par le Bazar de l'Industrie boulevard Poissonnière (1829), A la Ville de Paris rue Montmartre (1843), Aux Colonnnes d'Hercule rue Richer (1861), Au Coin de Rue rue Montesquieu (1864), les Magasins réunis place de la République (1867), la Belle Jardinière rue du Pont Neuf (1867), A la Ville de Saint-Denis rue du Faubourg-St-Denis (1869, avec le premier ascenseur), les Magasins de la Paix rue de la Michodière (1869), le Bon Marché (1869), les Grands Magasins du Louvre (1877), le Printemps (1881), la Samaritaine (1883, agrandissements jusqu'en 1926), etc., etc., les grands magasins ont, au dix-neuvième siècle, bouleversé le paysage commercial à Paris.

Ils ont inventé les principes du grand commerce moderne : concentration en un même lieu de toutes sortes de marchandises auparavant dispersées entre trente-six boutiques différentes, vente de masse, utilisation de la publicité, rotation rapide des stocks, et grâce à tout cela prix plus bas que dans le commerce traditionnel.

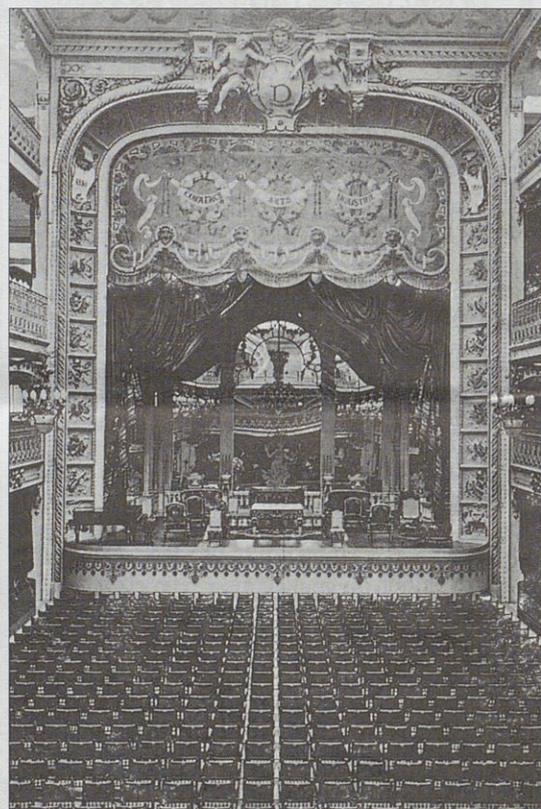
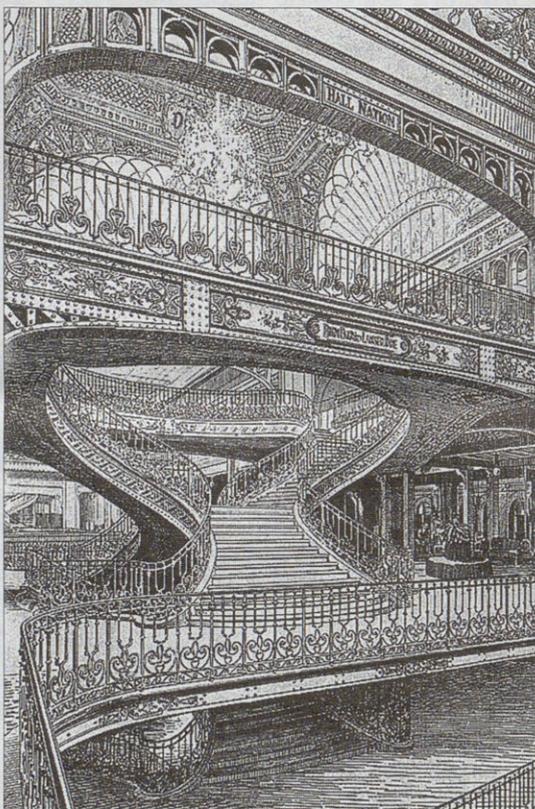
De la clientèle bourgeoise à la clientèle ouvrière

Dans son roman paru en 1883, Au Bonheur des Dames (en poche chez Folio), Emile Zola décrit l'épopée de ces grands magasins, leur impact sur le petit commerce et sur les habitudes des consommatrices. Zola situe son Bonheur des Dames à l'emplacement exact où se trouvaient les Magasins de la Paix, mais s'inspire aussi de la très abondante documentation qu'il a réunie sur le Bon Marché et les Grands magasins du Louvre, et raconte la création du Printemps (appelé dans le roman Les Quatre Saisons).

Comme il le montre, ces magasins s'adressaient d'abord à une clientèle bourgeoise, et non aux couches populaires. Progressivement, ils accueillent une clientèle de classes moyennes et d'employés. Ils contribuent fortement à « la diffusion de la culture bourgeoise parmi les travailleurs du secteur tertiaire », comme le dit Michael Miller dans son livre Au Bon Marché (éd. Armand Colin). Mais il faudra l'invention des systèmes de crédit de masse, par Crespin et Dufayel, pour que les milieux ouvriers y viennent à leur tour.

Dufayel va être largement imité. Ses démarcheurs et ceux de la Samaritaine vont pendant des années se livrer à une âpre concurrence, rivalisant notamment pour nouer des liens étroits avec les associations d'immigrés des provinces françaises ; c'est à qui embauchera les meilleurs démarcheurs auvergnats, bretons, savoyards, etc... D'autres magasins, à Paris et en province, notamment la chaîne des Dames de France, utiliseront à leur tour ce système d'abonnement.

Les bons de la Semeuse créés par Cognacq, patron de la Samaritaine, dureront jusqu'au début des années 1960. Devenus désuets, ils disparaissent alors devant de nouvelles formes de crédit à la consommation.



(Suite de la page 15)

l'architecte de l'Opéra de Paris, alors au sommet de sa gloire. Il fut remplacé par Gustave Rives, plus docile et dont le style pompeux convenait mieux aux conceptions de Dufayel.

L'entrée principale des magasins se situait rue de Clignancourt, entre le 22 et le 34. Le portail monumental existe toujours, mais il était dominé par un dôme gigantesque qui a été détruit en 1957. Pour la décoration, Dufayel fit appel à des artistes célèbres : Jules Dalou, l'auteur de la statue de la place de la République, sculpta une frise représentant *Le Progrès entraînant le Commerce et l'Industrie*, que l'on peut encore voir ; et Alexandre Falguière exécuta deux groupes en bronze, *Le Travail* et *L'Épargne*. (Ces bronzes ne sont plus là, mais on peut avoir une idée du style de Falguière par les statues représentant les parties du monde qui ornent l'esplanade du Musée d'Orsay.)

À l'intérieur, on trouvait un immense hall de 57,82 mètres de long, 13,60 de largeur et 14 mètres de hauteur, avec des galeries de chaque côté. L'ossature, entièrement en fer, était supportée par trente poteaux de 13,50 mètres de haut en forme de caissons de 0,50 m de côté, formant des colonnes

creuses dans l'intérieur desquelles on avait disposé toutes les canalisations. On remarquait particulièrement le grand escalier situé à l'intersection de différentes galeries, surmonté de l'inscription *Bien faire et laisser dire*, et dont les paliers franchissaient un espace de 14 m sans point d'appui, exploit technique des Constructions métalliques Roussel. Tout au long des galeries, d'immenses cariatides de stuc coloré soutenaient les plafonds, sous le dôme figuraient quatre groupes sculptés et des mosaïques, et partout des dorures, partout des moulures...

Les films de Max Linder

En plus des rayons de vente, les Grands Magasins Dufayel comportaient des locaux destinés à la garde des enfants ou à la distraction. Il y avait un gigantesque salon de lecture, où l'on pouvait s'installer autour des grandes tables, ou dans des fauteuils, pour lire les journaux. Il y avait une salle des fêtes, et une salle de concerts, dans laquelle fut ins-

En haut : un des groupes de Falguière pour la façade ; une des galeries des meubles.

En bas : le grand escalier intérieur ; la salle des concerts.

tallée, au début du siècle, la première salle de cinéma du 18^e arrondissement. On y passait des courts métrages comiques, ceux de Max Linder, Onésime et Prince Rigadin. Un pianiste, dans la fosse devant l'écran, jouait la musique et disait parfois les commentaires. Ce fut bien sûr un immense succès, qui attira un peu plus de foule. Ce cinéma dura jusqu'à la fin des années 1930.

Les livraisons étaient faites, les vingt premières années, avec des voitures à cheval. Aussi, autour de la cour intérieure, trouvait-on les garages à voitures et de grandes écuries.

A la fin du siècle, Dufayel annonce un chiffre d'affaires de 70 millions de francs. Il créera par la suite un système d'assurance payable également par "abonnement", une entreprise de location de panneaux d'affichage, une station balnéaire près du Havre. Il mourra, très riche, en 1916.

Après lui, ses magasins continuent leur activité, sous le nom de *Palais de la Nouveauté*, jusqu'à la Seconde guerre mondiale.

A partir de 1940, l'occupation allemande entraîne pour les grands magasins une crise dramatique. La production française de textile, de bois, de métaux, déjà fort réduite, est accaparée à 40 % par l'occupant. Les magasins ne parviennent plus à renouveler leurs stocks. En dix-huit mois, près de 400 fabricants de confection des quartiers du Sentier et du Temple ferment leurs portes.

Ajoutez à cela la misère extrême qui s'abat sur la plus grande partie de la population, et spécialement sur les ouvriers et petits employés, principaux clients de la maison Dufayel. Tous les grands magasins sont frappés. Pour éviter les licenciements, les employés de la Samaritaine sont mis en congé non payé dix jours par mois, ceux du Bon Marché une semaine sur quatre, une sur trois aux magasins Réaumur. Au Printemps, 20 % des vendeurs sont mis à pied chaque jour.

Chez Dufayel, qui était déjà en déclin à la veille de la guerre, le chiffre d'affaires chute de 60 %. L'entreprise licencie massivement, ferme des rayons. L'armée allemande occupe une partie des bâtiments.

A la Libération, le *Palais de la Nouveauté* est une entreprise moribonde, qui va bientôt fermer définitivement. Les bâtiments sont rachetés en 1949 par une des quatre grandes banques nationalisées en décembre 1945 par le gouvernement du général de Gaulle, la BNCI (*Banque nationale du commerce et de l'industrie*), qui y installe ses services centraux. En 1966, la BNCI fusionne avec le *Comptoir national d'escompte de Paris*, autre banque nationalisée, pour devenir la BNP. Une nouvelle histoire commence.

Noël Monier



Un dessin de Hung Tung, le plus connu des 17 créateurs taiwanais présentés par la Halle-St-Pierre. (Il a exposé à de multiples reprises dans son pays mais aussi aux Etats-Unis et en Allemagne.)

**18^e
EXPOS**

A la Halle-Saint-Pierre Naïfs chinois, naïfs d'Europe : un même instinct créateur

En même temps qu'il présente une sélection des pièces de sa collection permanente (voir l'article dans notre n° 31), le Musée d'art naïf accueille, à partir du 5 septembre, dix-sept "naïfs" de Taiwan. «Plus exactement, précise Martine Lusardy, directrice de la Halle-St-Pierre, dix-sept créateurs autodidactes». Car si tous ces artistes «abolissent toute filiation à l'histoire de l'art» et sont, à des degrés divers, «réfractaires aux normes culturelles et esthétiques», plusieurs d'entre eux font preuve d'une grande maîtrise et d'une conscience affûtée de leurs techniques et de leur langage, tandis que d'autres se laissent davantage aller à la spontanéité, au risque d'une maladresse involontaire mais qui contribue au charme de leurs œuvres.

Taiwan (appelée aussi Formose) est une île longue de 377 km, au large de la Chine continentale, à laquelle elle appartient depuis le XVII^e

siècle. En 1949, lorsque les armées communistes dirigées par Mao conquièrent l'ensemble de la Chine et en chassèrent les troupes nationalistes de Tchang Kai-Chek, celles-ci trouvèrent refuge à Taiwan, qui jusqu'à présent a donc son gouvernement autonome. Beaucoup de ses habitants cherchent à affirmer une culture spécifiquement taiwanaise.

Mais ce qui frappe dans les œuvres des dix-sept artistes exposés à la Halle-St-Pierre, plus qu'une identité chinoise ou taiwanaise, c'est la parenté de leur inspiration avec celle des naïfs européens, aussi bien dans les techniques utilisées que dans les styles et les thèmes. La comparaison avec ceux qui figurent dans la collection permanente du musée est frappante à cet égard. Ainsi s'affirme, par delà les nations et les différences de cultures, une profonde identité des hommes dans leur expression artistique spontanée.

□ A la Halle-St-Pierre, 2 rue Ronsard, du 5 septembre au 23 janvier, *Dix-sept naïfs de Taïwan*.

Jusqu'au 28 septembre, la présentation de *la collection permanente du Musée d'art naïf Max Fourny* se poursuit.

A partir du 7 octobre et jusqu'au 23 janvier également, la Halle-St-Pierre, fidèle à son projet de mettre en parallèle art populaire et art professionnel, présentera les œuvres de «cinq contemporains singuliers» sous le titre *Civilisations imaginaires*.

A la mairie du 18^e, du 8 au 20 septembre

Le Salon de Paris-Montmartre, avec un clin d'œil au Japon

L'association Paris-Montmartre ouvre son traditionnel Salon d'automne du 8 au 20 septembre à la mairie du 18^e. Trente artistes membres de l'association y présentent des œuvres récentes. En plus, cette année, Paris-Montmartre a invité trois Japonais : Takagi Hiroshi, Nakajima Minéo, Kawaze Kiniko. Enfin, un hommage sera rendu à André Claudot, vieil artiste montmartrois.

□ Salle des fêtes de la mairie, du lundi au vendredi de 9 h à 18 h, et le samedi de 9 h à 12 h.

Une exposition sur Louise Michel

Egalement à la mairie du 18^e, mais dans le hall central, seront présentés du 22 au 27 septembre des documents historiques illustrant «la vie ardente et intrépide de Louise Michel». Cette exposition est jumelée avec la pièce sur Louise Michel qui se joue au Tremplin-Théâtre (voir l'article page 19).

**Si vous voulez être sûr(e) de ne pas manquer
un seul numéro du 18^e du mois, abonnez-vous !**

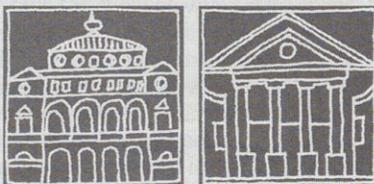
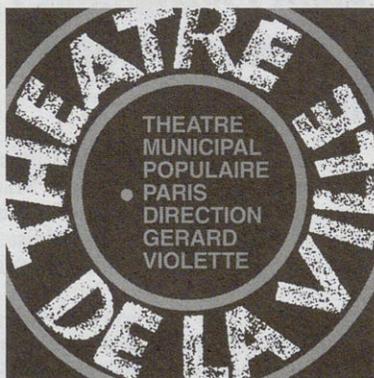
- Je m'abonne au 18^e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18^e du mois» : 230 F
(130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F
(130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18^e du mois», à l'adresse : Le 18^e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris



deux théâtres pour une seule et même politique

97.98 30^e saison

une aventure qui dure



THEATRE DE LA VILLE
LES ABBESSES
31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

théâtre

L'HÉRITAGE KOLTÈS CATHERINE MARNAS ■
LES TROIS DERNIERS JOURS DE FERNANDO PESSÔA
TABUCCHI DENIS MARLEAU ■
L'ENLÈVEMENT DE SITA THÉÂTRE NATIONAL DE THAÏLANDE ■
DORMEZ JE LE VEUX FEYDEAU FLORENCE GIORGETTI ■
LE RÉGISSEUR DE LA CHRÉTIENTÉ SEBASTIAN BARRY STUART SEIDE

danse

MATHILDE MONNIER/FRANÇOIS VERRET/JEAN-PIERRE DROUET/
CLAUDINE BRAHEM ■ CATHERINE BERBESSOU ■ NATHALIE
PERNETTE/ANDREAS SCHMID ■ MALAVIKA SARUKKAI ■ CLAUDE
BRUMACHON ■ VINCENT DUNOYER ■ MEG STUART/GARY HILL ■
JOSEF NADJ ■ MICHÈLE ANNE DE MEY ■ FRANCESCA LATTUADA ■
JAN FABRE ■ RUI HORTA

musique

ANDREAS SCHOLL ■ PIETER WISPELWEY ■ FRETWORK/
MICHAEL CHANCE ■ ANDREAS STAIER ■ MIKLÓS PERÉNYI ■
JUAN MANUEL QUINTANA ■ ROMANESCA/ANDREW MANZE

musiques du monde, chanson

ANGÉLIQUE IONATOS ■ HÉLÈNE DELAVault ■ MICHEL HERMON ■
ENSEMBLE LAAROUSSI LAHCEN ■ SABRI MOUDALLAL/ OMAR
SARMINI ET L'ENSEMBLE AL-KINDÎ

LES ABONNEMENTS
30 À 60% DE RÉDUCTION

LE PASSEPORT MUSICAL
60 F LA PLACE

2 PL. DU CHÂTELET PARIS 4
01 42 74 22 77

■ demandez le programme ■

par Michèle Stein et René Molino

Au Tremplin Théâtre

Louise Michel

de et avec Marie Daude

La comédienne Marie Daude (qui habite le 18e) avait adapté pour le théâtre, il y a quelque temps, des nouvelles de Katherine Mansfield. Cette fois elle a adapté les *Mémoires* de Louise Michel, celle que l'on surnomma «la Vierge rouge», figure emblématique de la Commune à Montmartre, puis déportée en Nouvelle-Calédonie (où elle fut un des rares Français, même parmi les communistes déportés, à comprendre la situation atroce faite aux Canaques par la colonisation), et enfin, après son retour en France, grande figure du mouvement anarchiste, femme d'une générosité exaltée, d'une indépendance d'esprit indomptable, toujours prompte à la révolte devant l'injustice.

□ 39, rue des Trois Frères. Du 23 septembre au 31 octobre. 01 42 54 91 00. En même temps que la pièce au Tremplin-Théâtre, une exposition sur Louise Michel se tiendra à la mairie du 18e, dans le hall central, du 22 au 27 septembre.

Au Théâtre de l'Atelier

Le bonnet de fou

de Pirandello, mis en scène et interprété par Laurent Terzieff

Ça pourrait être un vaudeville, car c'est une histoire de cocu. Mais l'amertume, la douleur, le mépris colorent cette comédie sicilienne.

Deux caractères dominant : Béatrice, la bourgeoise, au tempérament entier, prête à tout sacrifier, son mariage, sa situation sociale, ceux qui l'entourent, avec une totale bonne conscience et un égoïsme absolu, pour affirmer ce qu'elle croit être son droit ; et Ciampi, le domestique, mari trompé et complaisant, du moins tant que la chose n'est pas publique. Mais il sait que, si son infortune et sa complaisance sont révélées, il devra, selon le code social en vigueur, déchaîner sa folie, massacrer sa femme et l'amant, car sa situation subalterne lui interdit toute autre issue. «Gare au bonnet de fou !» clame-t-il. Mais c'est un homme rusé, et il réussit à faire porter le bonnet de la folie à Béatrice plutôt qu'à lui.

Cette pièce de Pirandello, peu jouée en France parce qu'elle ne comporte que deux actes, entremêle les thèmes pirandelliens habituels : le statut ambigu de la vérité, l'étrange façon dont des personnages vides, vides au point d'être pour ainsi dire exclus de la communauté humaine et du drame, révèlent tout à coup une personnalité inattendue...

Les admirateurs de Laurent Terzieff se réjouiront de son retour à l'Atelier.

□ 1, place Charles Dullin. A partir du 16 septembre. 01 46 06 49 24.

Le JVC Jazz Festival

Du 17 au 26 octobre aura lieu le JVC Jazz Festival, dans plusieurs salles parisiennes dont deux du 18e. Il est prudent de retenir.

■ *A la Cigale* : **Herbie Hancock-Wayne Shorter Duo**, et **Jacky Terrasson Quartet**, le 17 oct. ; **Teri Moïse et Zap Mama** le 22 oct.

■ *A l'Elysée Montmartre* : **The Roots** le 18 octobre ; **Urban Species, Djam & Fam** le 24 oct. ; **Eddie Palmieri** le 25 oct.

■ Au *Grand Rex* le 21 oct., **Abbey Lincoln, Danna Reeves, Diana Krall**. Au *Théâtre des Champs-Élysées* le 24 et 25, **Dee Dee Bridgwater**. Au *Zénith* le 25, **Steel Pulse**. A la *Salle Pleyel* le 26, **Paco de Lucia**.

Et aussi

THÉÂTRE

■ **Derrière les collines**, de Jean-Louis Bourdon, avec Jean-Claude Dreyfus et Jean Benguigui. Au *Trianon*. 01 42 52 21 25.

■ **Le chant des réverbères**, spectacle de chansons et de contes modernes de Claire Marquet, Philippe Launay et Francis Couturier. A *l'Alambic*, les samedis 27 septembre, 4, 11, 18 et 25 octobre. 01 42 23 44 66.

■ **Black & Black**, duo de sketches avec Micheline Dieye et Sylvestre Amousou, au *Théâtre de Dix-Heures* à 20 h 30, et **Luc Antoni** à 22 h. 01 46 06 10 17.

■ **Georges Dandin**, de Molière. Au *Lavoir moderne parisien* jusqu'au 13 septembre. 01 42 52 09 14.

POUR LES ENFANTS

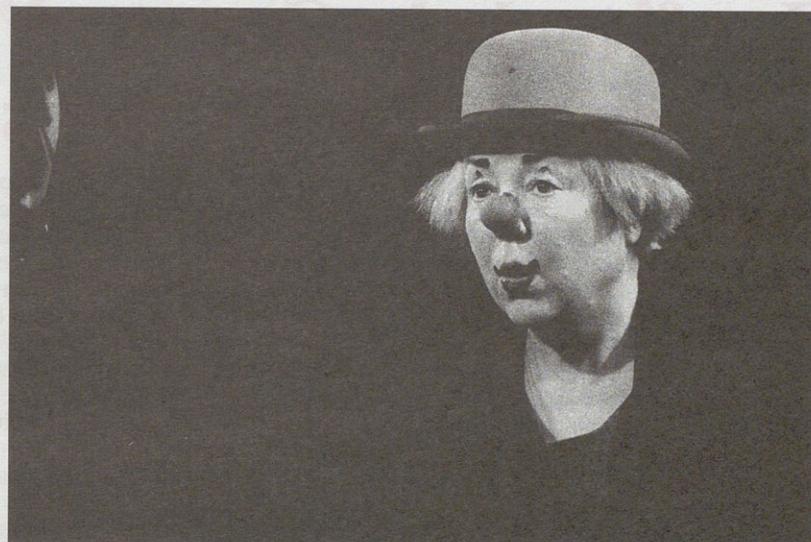
■ Les spectacles de Guignol de la *Halle-St-Pierre* reprennent le 17 septembre. Les mercredis à 14 h 30, 15 h 30, 16 h 30. Les samedis et les dimanches à 15 h 30 et à 16 h 30.

MUSIC-HALL

■ *A la Cigale* : **KRS One** le 3 sept., **Tindersticks** les 9 et 10, **Archaos** du 24 au 28, **Einsturzenden Neubauten** le 29 sept. 01 42 23 15 15.

■ *A l'Elysée-Montmartre* : **La Fiesta** le 20 sept. 01 42 31 31 31.

■ *Au Divan du Monde*. **Concerts** : **You am !** le 3, **Lewis Taylor** le 18, **Third Eye Blind** le 22, **Sivann** les 23 et 24. **Soirées** : les 5 et 6 (22 h), 12 (0 h), 13 (23 h), 20 (23 h 30), 26 (23 h, avec Ernesto Tito Puentes Big Band), 27 (23 h, Noites do Brasil), 28 (17 h, Bal Gay Métisse). 01 44 92 77 66.



Noël Monier

Annie Fratellini : la première femme à jouer le rôle traditionnel de l'auguste, avec le nez rouge et les pantalons trop grands...

Annie Fratellini au cimetière Montmartre sous une pluie d'orage

Annie Fratellini, la plus éminente des étoiles de la piste, a été portée en terre au cimetière de Montmartre le 4 juillet, sous une pluie d'orage et dans des torrents de larmes, par ses élèves de l'Ecole Nationale du Cirque qu'elle a créée avec son mari Pierre Etaix, et par ses amis de Montmartre où elle habitait. On a joué du jazz et l'air de *la Strada*, le film de Fellini rendant hommage aux gens du voyage. Les familles du cirque (Bouglione-Cirque d'Hiver, le Festival Mondial du Cirque de Demain, le Cirque Monaco, le Cirque National Suisse...) déclinaient leurs hommages en lettres d'or gravées sur des bandeaux de soie mauve : «Au revoir Madame» (Arlette Gruss), «Thank you Annie» (Big Apple Circus)...

Désormais, dans le cimetière, à l'ombre des feuillus, là où les pavés disjoints du virage en épingle de l'avenue Samson cèdent soudain la place au bitume lisse comme pour faciliter l'accès à la tombe d'Annie qui voisine avec celle du compositeur de musique Pierre Puget, les anonymes viennent à leur tour lui rendre leur hommage.

Jouant de sept instruments

Depuis des années, elle se savait atteinte d'un cancer. «C'est vrai que je me prépare à ma mort, disait-elle le 17 janvier 1996 sur France 3. *Jusqu'à présent je n'envisageais jamais de mourir, je pensais être immortelle. Aujourd'hui, je sais que je dois mettre les choses en ordre.*» Elle disait cela dans un sourire, ajoutant : «A cause de la maladie, je ne peux plus "tenir" mon gros nez rouge. Je n'ai plus qu'une petite tache de rouge peinte sur le bout du nez. Et c'est finalement une récompense d'arriver à faire rire avec le moins possible.»

Née en 1932, fille de Victor Fratellini, l'un des trois Frères Fratellini

qui furent des clowns mondialement célèbres, Annie n'avait pas voulu, d'abord, s'orienter vers le cirque. Elle s'était tournée vers la musique de jazz, la chanson, le théâtre, le cinéma. Et puis, sur le tournage d'un film, elle a rencontré le comédien-réalisateur Pierre Etaix, qui allait devenir son mari, et c'est lui qui lui fit redécouvrir la piste.

Elle fut la première femme à faire l'auguste, le traditionnel clown au nez rouge et aux pantalons trop grands, tandis que Pierre Etaix faisait le clown blanc. Elle jouait de la clarinette, du saxo, du vibraphone, de l'accordéon et du concertina, du violon, du piano. Elle était aussi équilibriste.

Nous avons rencontré Annie Fratellini il y a quelque temps, à l'Ecole nationale du Cirque, qu'elle a fondée en 1974, et dont le chapiteau se dresse le long du périphérique, près de la Porte de la Villette. Avec passion, elle parlait de ses élèves, dont beaucoup travaillent maintenant pour les plus grands cirques du monde, acrobates, jongleurs, trapézistes, funambules, écuyères, clowns... Elle se définissait comme un «soldat du cirque», cherchant à faire reconnaître cet art, se battant pour que soient maintenues les conditions matérielles lui permettant de ne pas disparaître.

Et nous n'oublierons pas la merveilleuse trouvaille poétique de son dernier numéro de clown : cette petite silhouette, seule au milieu de la piste, tentant d'un geste fragile et pathétique d'accrocher le rond de lumière du projecteur et de le tirer derrière elle...

Il y a deux ans, Annie Fratellini et des professeurs de son Ecole avaient participé à la fête de la Goutte d'Or, aidant un groupe d'enfants du quartier, durant plusieurs semaines, à préparer un spectacle de cirque.

Jacqueline Gamblin
et Noël Monier

La fête de la Goutte d'Or a besoin d'un second souffle

Par chance, en ce début de juillet où le temps était plutôt variable, la pluie a épargné l'essentiel des concerts de la fête de la Goutte d'Or. Comme chaque année, sur le podium dressé près du square Léon, se sont succédé des musiques des quatre coins du monde : le rap avec Rocca, le hip hop avec la Brigade, les chansons du Cap-Vert avec Teofilo Chantre, le raï maghrébin avec Fadela et Sahraoui, le jazz avec le groupe Hoodoo, et le ballet africain de Georges Momboyé...

Et, lors du traditionnel concert dans l'église Saint-Bernard, une superbe découverte : le groupe Ekova, trois musiciens originaires d'endroits divers, jouant d'instruments aussi divers (oud arabe, zarb iranien, violoncelle) et chantant une musique qui mêle formidablement des influences celtiques (irlandaises principalement) et orientales... Ils viennent d'enregistrer leur premier disque, on vous le recommande.

Mais la fête de la Goutte d'Or n'est pas seu-

lement un ensemble de concerts. La volonté des associations organisatrices, c'est de lui conserver sa double vocation : une fête capable d'attirer des gens d'ailleurs, de leur offrir une image vivante et positive du quartier, et en même temps une fête de proximité, qui doit rester d'abord celle des gens de la Goutte d'Or. Il y avait donc une série d'activités pour les enfants et les adultes du quartier.

Or, de ce côté-là, c'était plutôt en recul sur les années précédentes. Le repas de quartier a vu affluer une foule de gamins, mais nettement moins d'adultes. Les films africains, projetés dans des copies en mauvais état, avec un son "pourri", n'étaient pas de nature à soulever l'enthousiasme. Le pique-nique et le jeu de piste des petits ont été noyés par la pluie. Les rencontres sportives n'ont pas attiré grand monde... La fête de la Goutte d'Or a vraisemblablement besoin de trouver son second souffle.



Noël Morier

Le repas de quartier dans une cour d'école fut un grand succès auprès des gamins.



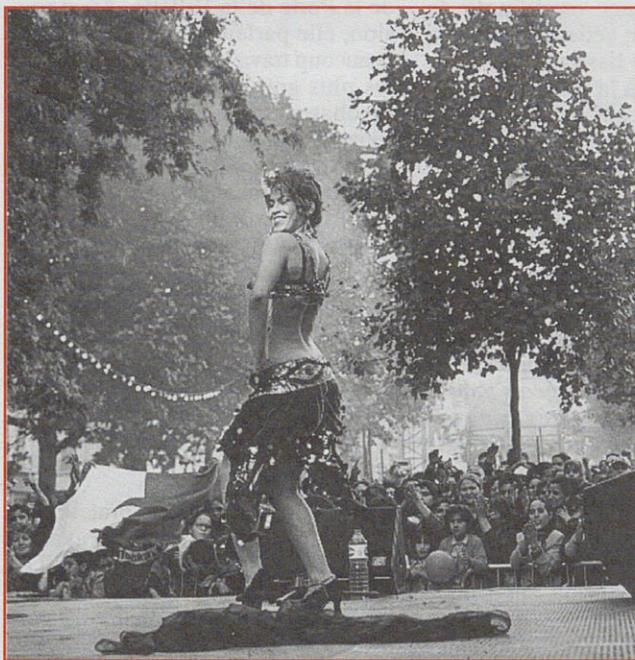
Dan Aucante

Les musiciens de hip-hop n'ont pas hésité à descendre du podium pour aller à la rencontre de leur jeune public.



Dan Aucante

Des jeunes filles du quartier s'entraînent une dernière fois avant le concours de chorégraphie.



Dan Aucante

La danseuse du célèbre couple de raï Fadela et Sahraoui.



Dan Aucante

Tout le public dansait à la fin du concert du ballet africain Yankady, qui clôturait la fête.